La joie de vivre a des amants.

Poésie
La Vie

journal intime

Pierre Marcel MONTMORY maître trouveur et Nizar Ali BADR sculpteur du monde

UN ARTISTE

Un artiste est un homme rare dans l'Univers. Un gentilhomme qui exerce le métier d'homme avec art et noblesse. Il écrit comme il parle dans des articles plein de rigueur intellectuelle, mais aussi intègres quant au sentiment profond. Un sentiment profond sorti de cette nuit qui ne veut pas finir et dans laquelle il est une étincelle qui brille. Le souffle de sa voix suffit à relever la flamme. Un artiste, c'est la fin de l'ennui quotidien quand il décide que le temps c'est lui. Qu'il est la source présente. Qu'il est inspiré. En sympathie avec le réel. L'artiste porte la parole de l'Humanité dans toute la variété de tons qu'exige une description à laquelle on puisse s'identifier pour réfléchir la vie intérieure d'un peuple. Sous forme d'articles, de chroniques – qu'il publie dans des journaux ou sur internet ; il anime aussi des débats style « pavés dans la mare » de l'actualité et « remous dans les marais » des opinions. Et tout cela en brassant les émotions les plus épidermiques jusqu'à l'expression des sentiments les plus profonds. Il fustige les violents d'un mot, le tonnerre dans la voix !

L'artiste écrit des poèmes lumineux, qu'on se plaît à dire à haute voix au milieu du monde. Il est sain de l'entendre car il dit les mots pour nous tous. Les mots qu'on voudrait dire avec l'émotion et toute la désinvolture que nous joignons à nos prétentions terrestres. L'artiste sait dire toute chose sans en avoir l'air. On embarque dans son arche au son des battements de son cœur. Voilà un véritable artiste.

www.poesielavie.com

L'Art est le métier de l'être humain.

DE JOUR ET DE NUIT

1
Les seuls poètes crient
Aux vents des nues
Leur exil implacable

2
Dans l'égalité des amis
Les poètes au cimetière
Échangent leurs vers

3
Le maudit erre sur la Terre
Du lever au coucher
Brave la vie et la mort

4
Poètes d'occasions
Fainéants par légions
Morts sans importance

5
L'exilé s'aventure
Derrière les horizons
Ami des vents

6
Les citoyens des pays
Font l'inventaire
D'imaginaires ennemis

7
Le solitaire des pluies
Drague les muses
Et soule son génie

8
L'homme moyen
Monnaye sa vie
Calcule sa mort

9
L'amant de Liberté
Le tendre Amour
Sème les enfants

10
Les chefs de famille
Domestiquent la jeunesse
Et répriment leur ivresse

11
Le chef de personne
N'obéit qu'à la fantaisie
Du Soleil et de la Lune

12
Les quelqu'un
Se donnent la main
Contre quelque-chose

13
Le moins que rien
Léger comme l'air
Vole de ses propres ailes

14
Celui qu'a tout
N'a pas d'ami
Sans crédit

15
Celui qui n'a rien
Souple comme l'eau
Nage dans le courant

16
Le patron propriétaire
Plein de charges
Coule avec ses dettes

17
Le locataire sans terre
A toutes les maisons
Sous le toit du ciel

18
Les gouvernements
Légalisent la potence
Pour les pas de chance

19
Sans dieu ni diable
Le vagabond innocent
A peur des Bêtes

20
Avec des croyances
On explique les crimes
Et la malchance

21
L'être humain
Est encore un animal
Prétendant à l'Humanité

22
Les seuls poètes crient
Aux vents des nues
Leur exil implacable

23
Tandis que l'époque
D'éternité se moque
De la vie sacrée

La faim fait paraître le don provoque le talent. L'ingratitude amène la révolte forge le malheur.

LA TERRE BRÛLE !

Croyez-vous que la jeunesse d'aujourd'hui sera l'avenir ?

De plus en plus de personnes à travers le monde se sont réveillées face à la crise climatique et écologique, exerçant davantage de pression sur les gens au pouvoir.

La population est forte et très nombreuse, et elle a les yeux rivés sur les gens au pouvoir.

Les gens au pouvoir agissent comme dans un jeu de rôle sur une scène. C'est-à-dire en jouant à la politique, sur les mots, avec notre avenir.

Comme le niveau de conscience de la population est très bas, les gens au pouvoir s'en sortent presque.

Les gens au pouvoir ne font rien qui soit de l'action ni ne donnent une réponse véritable et concrète aux problèmes de l'Humanité.

Les gens au pouvoir utilisent des tactiques de communication déguisées en actions politiques.

Les gens au pouvoir prétendent changer et écouter la population alors qu'ils continuent exactement comme avant.

Ils prétendent se soucier de la nature alors qu'ils détruisent la vie avec les industries et la complicité des travailleurs.

Des armées de pauvres protègent les intérêts des propriétaires et exploiteurs.

Belles paroles et promesses mais des mots vides et, lorsque les protestations font trop de bruit, les protestations sont rendues illégales par les gens au pouvoir.

Les gens au pouvoir sont les serviteurs des propriétaires de la Terre et du Ciel.

Les responsables sont les seigneurs du Monde, banquiers, industriels, affairistes, tous corrupteurs de leurs clientèles hypocrites et complices des crimes contre l'Humanité.

Les gens au pouvoir détestent le peuple de l'Humanité.

Qui fera tous les efforts pour préserver les conditions de vie sur notre Terre, le plus beau pays dans l'Univers ?

Quelques humains, rares mais de plus en plus nombreux voient clair. De plus en plus d'événements extrêmes font rage autour de nous.

Les crises sont traitées uniquement comme des opportunités pour les affaires, de nouveaux marchés et de nouvelles industries.

Éveille-toi et parle
Au milieu de la foule
Dans les cafés
Sur les places

Mets-toi à parler
Improvise
Le journal du jour
Le poème à venir
Le présent sur tes lèvres

Parle sans peur
La mort se tait
Parle la vie
La misère se tait
Parle l'amour
Chante la beauté

Musique tes richesses
Rime ta joie
Agite les mots
Danse les gestes
Parle avec tous
Parle contre tous
Toujours parle pour tous

LA JOIE

La peur de naître ne se met pas à la fenêtre

La peur de vivre préfère être ivre.

La peur de mourir ne fait que mentir.

Nizar Ali BADR sculpteur

AVEC LA JOIE JE SUIS VENU

Avec la joie je suis venu. J'ai donné mes plus belles trouvailles et offert mes dons. L'ouvrage ne me manque jamais. Le peuple hospitalier est poli avec l'amour.

Mais quand j'ai voulu profiter des outils que le peuple a construit pour les artistes, j'ai à chaque fois été récompensé par l'indifférence polie, et gratifié, même, par le mépris d' *« agents culturels »* (!?) et la jalousie des vedettes.

Heureusement que la saine constitution du pays des gens heureux me permet d'exercer ma citoyenneté en prenant la liberté d'être libre et le droit de m'assembler avec mes amis.

Aujourd'hui, toujours heureux, la joie de vivre à mon bras, assis sur mon baluchon rempli de trésors, je joue avec ma guitare mes musiques, chante mes chansons et dis mes poèmes.

J'ai, pour changer la vie, tendresse et beauté.

Sur les trottoirs où vous pouvez sentir la Terre rouler sous vos pieds, dans les parcs de verdure où se tiennent les autres rossignols, je joue.

Les rossignols chantent pour chanter, aiment pour aimer et, pour casser la graine, grattent le sol, tandis que moi, pour résoudre mes problèmes domestiques, je gratte le papier avec une de mes plumes pour des commandes d'ouvrages faciles à vendre à des gros marchands.

Je joue aussi le distributeur de mes journaux gratuits, sur le trottoir, devant notre grande bibliothèque. *(Beaucoup de mes ouvrages se trouvent dans le catalogue de la bibliothèque, gratuits).*

À votre bon cœur les amis, vous savez que je ne chante donc pas pour un petit pain, que je vous aime plus que moi, et vous offre mon meilleur, vous êtes les plus grands, les plus nombreux, et les plus forts.

Notre Félix Leclerc nous a donné son petit bonheur, je vous donne le mien.

Pierre Marcel Montmory maître trouveur

On apprend d'abord à lire dans le grand livre de la vie.

Apprend à lire dans le livre de la vie
Ton expérience sera de la modestie
Tes souvenirs te guideront dans l'avenir
Car tu auras senti ce qu'aimer veut dire

Tout ce qui vit excite ta curiosité
Les animaux, les plantes, tous les éléments
Tout l'Univers t'appartient pour l'étudier
Avec tous tes sens, regarde, et écoute !

Observe et poses-toi toutes les questions
Écoute bien ton cœur qui bat à l'unisson
Tes émotions t'inspireront des images
Tes pensées seront coloriées de sentiments

Tout ce qui vit est écrit dedans et dehors
Tout seul tu écriras tes propres paroles
Car tu es un bel animal qui pense comme
La nature adorée te fait bonhomme

Regarde ! Tout ce qui vit parle ta langue
Poète de tes jours, oui, voici tout l'amour
Tu es né savant, tu peux travailler, créer,
Ta belle personne plait à la vie sacrée

Sur ton chemin tu trouveras des dons
Prodigue tes talents pour le monde
Tes muses rendront jalouse la Joconde
Qui de ton génie t'ont offert un joli nom

La poésie est le même mot que la vie
Ta vie est la poésie que tu te fabriques
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète
Tu es responsable, tu réponds de toi

Apprend à lire dans le livre de la vie
Ton expérience sera de la modestie
Tes souvenirs te guideront dans l'avenir
Car tu auras senti ce qu'aimer veut dire

ON VIT COMME ON PEUT

On vit comme on peut, on vit notre misère
On n'aura jamais le temps de tout comprendre
Et l'on s'en ira avec notre mystère
Dans la vie c'est bon d'apprendre à tout prendre

Pis l'on fera tout avec ce qu'on ramasse
Des brins de pluie des chagrins des miettes de pain
Des fleurs avec des mots une joie avec rien
Pauvreté a ses richesses qu'on entasse

Pis au jour dit à l'heure grave on dira oui
J'accepte mon renvoi c'est mon tour de savoir
D'où que je viens pour faire une bon' histoire
Et mes amis me verront partir l'air surpris

Et c'est où qu'on s'en va quand on a plus de nom
Dans le cœur d'mes amis j'serai au paradis
On parlera de moi à l'imparfait : « C'tait lui !
« Parfois injuste mais souvent il était bon ».

Oh, je regrette mon arrivée dans cette boue
Je suis tombé des grandes eaux de ma mère
Et mon père me releva me mit debout
Mes yeux frais ouverts contemplaient le mystère

J'ai bu le lait des jours et des nuits l'alcool
Poète j'étais savant sachant mon très peu
Suffisant pour errer autour de l'école
Me méfiant des ordres et des appels au feu

Je survivrai à ma mort tant j'aurai vécu
Donnant mon poème à la science innée
Des amis avec qui je parle à voix nue
Sans contrat je tiens parole à l'amitié

Bel ouvrage ou je préfère ne rien faire
La terre et l'eau contiennent mes beaux reflets
Et le Soleil et les vents seront mes seuls regrets
La mort n'a point d'horizon ni rien à faire

Je prépare mon départ et mes arrivées
En chemin au hasard remplis mes valises
Pour offrir mes trouvailles là où ils lisent
Les visages nouveaux des pays à charmer

On vit comme on peut, on vit notre misère
On n'aura jamais le temps de tout comprendre
Et l'on s'en ira avec notre mystère
Dans la vie c'est bon d'apprendre à tout prendre

Le temps n’est plus, l’éternité oui.

L’esprit d’un côté et le corps de l’autre déchire l’idiot.

Cœur de chair et de pensées.

Mon corps est mon pays cultivé par mes soins.

Mon journal ensoleillé même les jours gris est un parterre de pensées vivantes tournées vers le ciel, ballotées par le vent, abreuvées d’eau et nourries de mystère.

Les feuilles de mon journal se détachent du corps de mon arbre penseur saisonnier et sur ces feuilles sèches qui auront abreuvé toute soif, l’encre y dépose des récoltes innombrables.

La misère abandonnée.

Exilé sur les trottoirs, je vais par les rues, porter mon dévolu, jusqu’au soir où j’aurai vu, ce qui est à voir, sur la terre et dans les nues.

Je paie en sang mon permis de circuler, la ville bavarde pourrait m’absorber dans son ombre.

Je m’absente de l’ordre des choses classifiées, vous ne me trouverez dans aucune case et je ne fais jamais d’encoche.

Le bonheur à mes pieds, je marche en frôlant les malheurs, ma chance est un bâton de vieillesse taillé dans le cœur d’un arbre fruitier.

Mon amour danse à mes côtés, mon amour c’est mon pain quotidien.

Mon pain, parfois dur comme les murs de la ville, ou tendre et fraîchement pétri à la source des aubes.

Mon cœur bat mon sang, la rage de vivre court, et la paix rage.

Mon amour se moque de moi et de mes ruses, puis elle me donne un baiser tout chaud, je la renverse par la taille.

Je bande tous mes vers pour rimer avec elle, elle, la chanson qui naît sans peur.

Dans ma peau aime la vie, et la mort attendue patiente au rythme de l’éternité.

J’ai le temps, le temps c’est moi, le temps c’est nous, le temps c’est elle.

Je n’ai pas dit son nom car elle change tout le temps.

Je dois courir avec elle, je ne regarde pas en arrière, le présent en cadeau m’est offert.

Aimer sans raison, bénéfice de mon intérêt, gain innombrable, coupe pleine, ivre d’elle, la vie : je ne dirai pas son nom du moment que je le sais.

Et je vais, par les ruines du futur, ramasser des pierres pour les échanger contre le boire, le manger, l’habit, le sommeil, la sécurité des murs.

Mais je ne m’enivre qu’à la source d’une femme dont je tais le nom pour la protéger des envieux.

Et je parle avec les amis de la nuit, anonymes amoureux de leur vie.

La lumière de la force terrorise l’innocente créature.

La force allume l’incendie de la vie sacrée.

Garde ton eau, ami, et partage ta soif !

Nous sommes si peu à éclairer le monde d’une saine lumière, passionnés, nous tenons fermement nos chandelles.

Nous sommes si nombreux, forts, à ignorer la vie d’une fausse vérité, soumis à l’abandon, dussions-nous détester férocement nous-mêmes.

Alors, je dis non et le répète à l’infini, pour voir si l’absolu me répond.

Mais non, le non est commun à toute extrémité.

Le non, le vrai silence, le non terrible pour la science.

La science observe le bruit des mondes.

Le cœur des poètes se prélasse sur l’onde.

L’univers infini, chaos harmonique du poème, où je mets ma prose au défi, moi-je, prétendant à la muse.

Occupe bien ta paresse tout le long des trottoirs et que le monde ne te change pas dès le seuil.

Trouve tes portes et entre, sans peur.

Le vent joueur te met en carte, alors, rire pour pleurer ou pleurer pour rire, tu te choisiras toi-même, beau temps ou tempête, sinon ce sera tant pis.

Rayon de soleil au cœur d’un jour gris ou goutte de pluie un jour de soleil, je chante.

Ma muse me souffle son vrai nom, je prends ma plume pour lui écrire les mots d’un génie.

Vogue les caresses sous elle sur moi; de tendresse rebelle, ma mie m’a appelé tant mieux.

Après la dernière vague, la rumeur continue, je tire sur la corde, mon malheur est rompu, j’hisse la voile et me mène à toute joie vers des inconnus.

Entre les feux.

Exilé sur les trottoirs, véritables galeries d’art populaire, je longe les commerces quêteurs qui exposent dans leurs vitrines les artefacts des prétendants à la renommée avec leurs faces maquillées.

Pierre Marcel Montmory Éditeur 2021 Montréal ISBN 978-2-925190-03-5 PDF & 978-2-925190-04-2 Imprimé

Sans avoir aucun, je ramasse les vraies richesses éparpillées dans les rues, grands musées de la vie en marche, où le vent colporte les modes en parfums bruyants.

Et je risque de me cogner à des épaves étalées sur le béton, des gueux stationnés là inspirent la pitié à des bourgeois proprets qui font l'aumône à la tyrannie.

La ritournelle du peuple désuni chuinte d'un accordéon pulmonaire et la voix rouillée d'une Cosette gratte la ferraille tombée dans sa main tournée vers le ciel.

La pauvrette pousse sa goualante aux chalands indifférents et des fois, un bienfaiteur lui glisse un billet à l'odeur du pain, ce qui inspire un trémolo à l'accordéon, la voix pleine de notes étranglées par la manne de la providence renouvelée.

Le pain de l'injustice est une pierre dans la fronde de l'humilié.

Les mains de l'oppression défenestrent les feux et les marâtres les éteignent avec des crachats.

Des naufragés errent aux carrefours et ne savent vers où aller, contre, ou pour.

Qui est tombé sans avoir été vu n'aura jamais eu de nom.

Qui s'est levé, débarrassé du manteau de sa misère, pour porter secours à la dignité ?

Qui nomme l'éternel absent quand les cœurs flanchent une fois le ventre plein et sa propre misère distraite ?

Qui servira le premier étranger arrivant et qui protègera le dernier poète savant ?

Qui mourra de vivre, vivra de naître, ignorant la peur ?

La ville la nuit est plus claire que le jour.

Le jour sombre dans une nuit qui ne finira qu'avec la force.

Ma mie m'a cueilli un rayon de soleil et l'a piqué sur mon cœur. Malgré la faim et toutes les heures, notre désir est satisfait de notre bonheur, le bonheur de se rappeler le travail.

Mon amour, ma vie et moi, avons le virus du bonheur et vous l'attraperez si vous avez bon cœur.

Entre les feux passe le flot régulé des éternels migrants, d'un trottoir à l'autre comme entre des quais, ils vont malgré eux comme si la chance existait.

Les ombres gardiennes de mémoires.

Derrière les cartes postales il y a le timbre de son état collé avec la salive de sa langue, l'adresse maladroite de son périple, et quelques traces de sa main écrites en témoignage.

Il y a aussi un désert de la taille d'un humain, un humain qui peint un nuage triste dans un ciel désolé, dans le vent inutile pour féconder l'absence.

Il y a- lui, aussi, un enfant, un tout petit, déposé par une main inconnue sur les marches de la sociale. Un rayon de Soleil resté allumé éblouit son regard. Dans l'ombre, son corps emballé dans un chiffon blanc frémit, et la bouche neuve de cet enfant embrasse l'air de l'aube qui pointe ses jupes, tandis que dans la nuit ses yeux semblent rire, rire joyeux.

Malheur à celui qui, joyeux va son chemin sans qu'il ne lui fut jamais utile d'avoir un but pour aimer pour aimer. Alors il va sans nom non-plus l'enfant qui est grand par le chemin. Mais les hommes armés par le nombre et pauvres de nom lui feront subir les pires avanies s'il se montre bel amant.

Derrière les cartes postales le décor est une toile peinte crevée d'azur avec un petit nuage blanc au-dessus et, au-dessous, sur la terre torturée, le visage de la désolation à genoux devant ses bourreaux.

Sans-nom et n'avoir-pas semble le meilleur état pour la nature généreuse et dépensière. Nos enfants s'appellent par mélodies. Leur nom de famille reste secret. Les animaux le savent en naissant. Tous ont un chacun au meilleur de ses dons, que la nature entend.

Qui a pris la photo du paysage en a fait un fantôme, tel dans le miroir se complaît les visages. La terre reste à tes pieds et le ciel sur ta tête. Comme toute chose ici. Les cartes postales sont du même ennui que les drapeaux torchons au vent.

L'aube avance et tire le jour par la main. La nuit est couchée. La mer du ciel ronchonne, le bébé d'argile biberonne, le berger de tout fredonne. Oui, ma mie, ma mie – mon pain, je dis oui, et tu danses au son de ma flûte, tu soulèves ta robe, tu rends jaloux le loup.

Je n'échangerai pas mon bonheur.

LA TERRE REDEVENUE PLATE *par Eugène Étic philosophe*

Derrière l'horizon règne l'abîme systémique où les hommes dépravés jettent leur conscience.

L'air puant dans le vent brûlant envoie au ciel les rêves en fumée.

Tout l'égout versé dans l'eau noie les révoltes claires.

Des forêts de croix ombragent le trottoir où déambulent les exilés devant le supplice réservé aux bonnes gens.

Les yeux aveugles avancent à tâtons dans le noir des grottes où la bête sans nom et vorace se tient à l'abri de la fournaise.

Les oreilles ensablées n'entendent pas les miserérés faibles des enfants avortés et ni le râle rouillé des vieillards violés.

Les peaux des bêtes humaines sont cousues en un drapeau couleur de sang pourri.

Les langues arrachées ânonnent les codes et épellent les chiffres du désastre.

Enfin, les dents ruissellent de bave acide en mordant la chair putride du néant.

Les bouches avalent la boue des avatars et crachent la propagande.

L'espoir, oiseau d'augure, est rôti dans le pétrole en flamme, tandis que les assassins sifflent un air lutin en tournant sans arrêt la broche.

Le bonheur a son magasin ouvert le jour et la nuit, à la lumière des néons ses clients vont se refaire le désir en s'offrant des envies.

Les affaires étant les affaires, les clients ne connaissent jamais de sentiment mais la simple émotion d'une éjaculation rapide qui leur laisse une insatisfaction, et alors ils retournent acheter leur consommation addictive.

La monnaie tourne et, pile ou face, vous enquille et vous rend bonasse.

La Terre redevenue plate n'a rien à faire des humains.

La Terre épate à bien faire de ses deux mains et son cerveau au ciel invente et travaille son mystère.

Je sens la Terre rouler sous mes pieds mais je garde la tête froide pour que mes rêves ne se gâtent pas.

RAPSODIE MÉLODIE DE LA GRANDE SLAMEUR

La tyrannie veut nous humilier, nous rendre triste et amers.
Ne réagissons pas avec des réactions violentes à ses violences.
La haine produit sa propre haine et contre elle sa vengeance.
Les salauds disparaissent avec leurs saloperies.

La joie de vivre est la pire ennemie de la tyrannie.
L'amour ne quête pas la liberté ne se négocie pas.
Dansons la farandole sans idoles autour du monde.
Beauté et tendresse sont des sœurs à aimer.

Le rap devrait rire et le slam devrait sourire.
Nous avons toutes les faims servons-nous.
Nous sommes le peuple le plus fort et le plus nombreux.
Les despotes ne sont rien sans nous.

La Terre fait sa révolution autour du Soleil.
Le peuple renaît chaque jour sans pareil.
Les lois antiques et leurs polices sont vieilles.
Nos jeunes rêves entre nos mains seront merveilles.

Au travail, faisons ce que nous devons faire.
Nous pourrons le mieux de nous-mêmes.
Les tyrans ne pourront faire ce qu'ils veulent.
Sans sa jeunesse le vieux monde s'écroule.

La désertion est le courage des braves.
Sans nos bras la machine est inutile.
Ton drapeau c'est ta peau douce.
Ton cœur ta seule ressource.

Le don d'amour est gratuit
Donne ce que tu dois donner
La farine de chacun fait le pain
Travaille, travaille, travaille

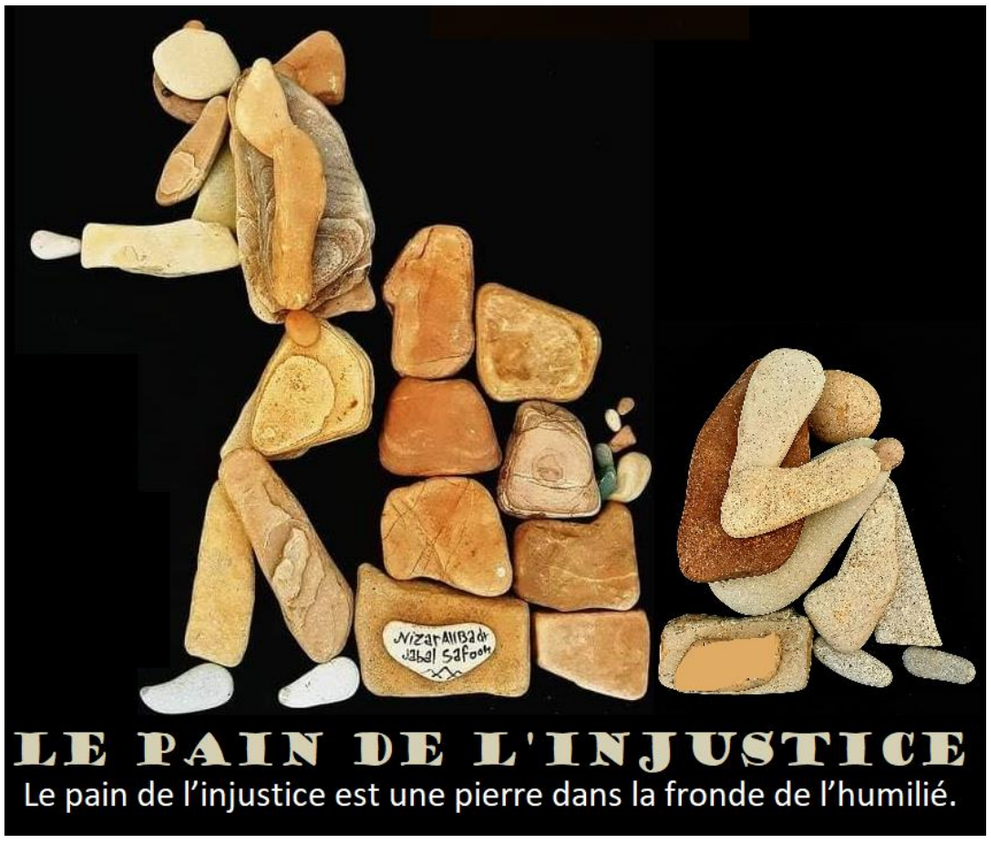
Aimes-toi le monde t'aimera
Le secret est dans le cœur
Les amoureux n'ont pas de chefs
La tendresse est notre maîtresse

Le peuple curieux de lui-même
Aime
Toi, tu seras le poème
Toi-même le poème

Pierre Marcel Montmory maître trouveur

CAVÉ

Il n'y a pas de justice
Alors va la chercher
Regarde le juge dans les yeux
Et dis-lui de faire son boulot
+
Quand tu parles des enfoirés
Méfie-toi de les faire exister
La tyrannie n'a pas besoin de publicité
Tourne le dos aux enfoirés
+
Prends dans tes bras ta solitude
Et vas-t-en loin des turpitudes
Danse ta vie danse
La solitude est jouvence
+
Faut-il souffrir pour être beau
Il n'y a rien sans souffrance
Le travail grandit le beau
Tu fabriqueras ta chance
+
Lève-toi et marche
La route est longue
Le chemin à faire
Ta vie à inventer
+
Rappelle-toi le travail
Quand ça va mal
Quand ça va mal
Rappelle-toi le travail
+
Le travail transforme le rêve
En réalité faut faire des efforts
Pour tenir debout
Faut pas se résigner
+
N'écoute pas gueuler
Cesse tes cris garde la paix
N'effraye pas les enfants
Ne bouscule pas tes vieux
+
Pas besoin d'être gouverné
Quand on répond de soi
On est chef de soi
C'est à nous-même qu'on doit
+
Le gouvernement n'existe pas
Tu sais compter sur ses doigts
Tu sais où se trouve ta bouche
Tu trouveras faire de quoi
Et cesses donc de te plaindre
Ta mère t'a fait dans la douleur
Et c'est toi qui a peur
Les gens peuvent te craindre
+
Je te dis tout cela cavé
Car tu as triste mine
Sur le pavé des ruines
Le Soleil ne cesse de briller



JEUNE RAP

La jeunesse n'est pas une maladie!
- Pauvre innocent
- Dépourvu d'énergie morale !

La jeunesse n'est pas une maladie!
- Paresse de volonté,
- Ignorant volontaire !

La jeunesse c'est vieux comme le monde!
- Malade par manque d'imagination,
- Et victime de ses croyances !

VENDREDI 13

photographie de Peter Lindbergh

J'ai mis le drapeau en charpie
Pour essuyer la sueur des peines
Et le sang des blessures
Puis j'ai jeté ce passé trop présent
Au vent pesant des pierres
Et puis l'eau des sources perpétuelles
A rendu les chiffons boueux des hommes
Immaculés comme le visage de la Paix
D'un jour blanc inconnu
La Paix n'était qu'une trêve
Sous l'étendard du ciel
L'Humanité inspirait
L'humilité aux étoiles

J'ai coupé joyeux mes liens
Une force tenace m'abandonnait
Sur la terre ferme mes pieds déliés
Dansaient une marche gaie ingénue
Ma voix exprimait une mienne mélodie
Que mes mots nouveaux disaient le beau
De la lumière naissait mon rire
Et de l'ombre je me mis à courir
Quand la trompette du rassembleur
Agita son signe inflexible
Je pris un instant peur pour vrai
Mais les fausses notes me répondaient
J'ai sauté la clôture et laissé là l'inculture

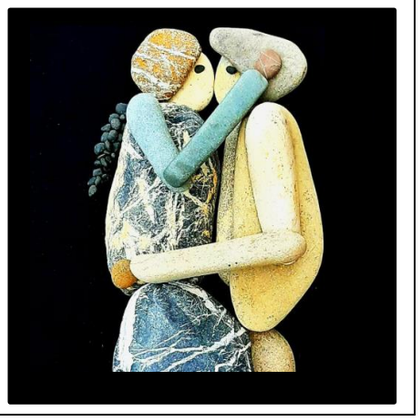
J'ai donné rendez-vous à ma mie
À qui j'avais renoncé de penser
Et soudain mon cœur s'est souvenu
Que les beaux jours encore existaient
Qu'il suffisait d'y penser

Pour que la muse inspire le beau temps
Aux jours gris au temps méchant
Ma muse avait fait ses adieux à l'abandon
Et vers moi ouvrait ses bras dans le vent
Il suffisait d'un regard pour voir nos yeux
Rire comme rient les amoureux
Dans le bruit des jungles indifférentes
Où des fantômes jouent aux malins

Nous marchons côte à côte en chemin
Et le monde nous voit courir sur l'eau
Et rouler sur la terre les pieds dans les nuages
Nous écumons la sève des villes
Pour y cultiver la satisfaction de vivre
Sans désir ni envie sans pouvoir ni avoir
Nous paraissons aux portes en riant
Les gens occupés font semblant de croire
Le monde savant tient l'ostensoir
Les innocents indiffèrent les marchands
Les charlatans cherchent les incrédules
Pour vendre leurs promesses ridicules
Ma môme et moi on s'en balance les hanches

Vendredi treize tu feras du pèze
Et le soir avec ta clique
Tu iras au bordel des conventions
Payer ta gueuse pour rédemption
Et des fois le malheur vénérien
Te portera bonheur pour un rien
Tu dégoiseras au toutim
Que t'étais là pour la routine
Et il te restera qu'un dollar
Tu l'avaleras comme du lard
En serrant ta ceinture ta faim restera chaste
Et le lendemain couillon
Tu bosseras pour ton patron

Ah ! Vendredi treize
Qui est-ce qu'on baise
La nation ou le bon dieu
Qui est-ce qui niaise
Le riche ou le pauvre
Qui est à l'aise
Le chat ou l'oiseau
Quelle foutaise
Que le treize
Quel malaise
Quel malheur
Quel bonheur
Que le treize



SYMPHONIE

Ô siècles de Moyen-Âge modernisé !
L'humain n'a pas dépassé la bestialité
Nous cultivons la mort et volons à la vie
Achetons et vendons des esclaves et des armes
Nous avons bonne morale pour excuse
La paresse de volonté pour qualité
La violence pour faiblesse et lâcheté
Des langues de pierres pour faire nos prières
Des tombeaux pour nos héros qui furent martyrs
Nous marchons entre le passé et l'avenir
Nous laissons passer la chance d'être heureux
Comme les déserteurs braves et courageux
Quelques poètes savants parlent prudemment
Notre sauvagerie tue la beauté d'abord
L'innocence condamnée à perpétuité
La main du créateur ne tremble pourtant pas
Dans les bras des mers bercées par les tempêtes
La renaissance de chacun est le rêve
Un peu de terre beaucoup d'eau et un souffle
Le vouloir sera mieux qu'espérer dans la peur
Agir pour oublier construire le passé
En habitant nos ruines comme souvenir
Les terriens n'ont rien d'autre à faire que rien de rien
Les animaux sont beaux les humains des monstres
Et les fleurs perdent leur nom avec la faucheuse
Les fruits pourris épaississent l'ombre de fer
Les sources claires prennent leur eau dans le ciel
La rivière est une enfance promise
Les fleuves charrient toute nuit qui déborde
Les océans mangent la terre dessalée
La soif du monde affamé sans amour meurt
Le désir n'est plus rien sans le cœur des terriens
Les animaux sont beaux dans leur chemin humain
La fantaisie des saisons aux points cardinaux
Le rêve d'une femme avec l'inconnu
Le plan de l'architecte pour sa famille
L'humeur de la nation taraudée par l'envie
L'avoir a besoin de monnaie pour être roi

L'être est néant quand il est anonyme
Les vraies richesses de la tendresse donnée
Hospitalière politesse de l'amour
À l'aube il fait jour ou il fait nuit
Les étoiles ne voient pas les murs gris du ciel
Venir d'où l'on vient et aller au lendemain
Devant les camps à la porte des frontières
Isolation d'un exilé volontaire
Je ferai des amis je construirai pays
Nous aurons de la mer un vaste encrier
Pharaon met le feu à la pyramide
C'est le temps de malheur
Les champs sont profanés par les armées
Des chants sont proclamés sacrés
La dure pierre de l'exil.
Entre raser les murs et se montrer maître de l'Univers !
Restons dans la moyenne : féroces et bons
Le sexe entre les cuisses, le verre à la main : saluons la majorité
Avec la Muse et sans musique.

Jabal Safoon
MAMAN
Poésie La Vie
Éditeur et Diffuseur
Culture Humaine et Art De Vivre
Nizar Ali BADR

UN BASTRINGUE À MARLOUS

Le poète est le Créateur, l'Éternel poète.

Le trouveur n'est que son scribe obligé.

Le plus têtu des humains ne sera pas capable de faire une goutte de la rosée du matin, ni un seul rayon de soleil au couchant.

On dit le poète a toujours raison parce que le mot poète signifie : celui qui fabrique. Et seul ce qui est fabriqué est vrai, même le faux!

Et qui possède le souffle du vent ?

Qui, la douceur de l'eau ?

L'humain a la parole facile mais il peine à faire une seule trace dans le sable !

Heureux le scribe qui s'applique à se taire avant d'écrire ce qui sera la révélation !

Le manuscrit d'un scribe méticuleux peut donner à sa lecture l'apparence du réel. Apparence telle que l'idiot pressé de posséder tout savoir déforme les mots et tord le sens. Apparence de réel telle que l'intelligent discourt sans attendre la fin de la lecture du manuscrit.

Malheur à celui qui fait trébucher le porteur de parole.

Malheur à celui qui rompt le cercle du poète avec les gestes de l'idiot; les mots des sots.

Ridicule celui qui dit qu'il exerce la profession de poète !

Comme si le poète était un ouvrier fabricant des poèmes en série sous les ordres d'un patron; comme si le poète pouvait être un artisan qui fit poème sur mesure !

Trompeurs que ces professionnels ramasseurs d'argent et de titres prétentieux !

Dans la vie, dans la poésie, ils ne sont que des trouveurs de poèmes, les humbles déchaussées qui hantent les déserts sous les sables, qui flânent à moitié nus derrière les vents, errent décoiffés dans le feu de la douleur ou repeignés dans la joie de vivre, mais toujours sacrifiés pour dire ce qu'ils sont obligés de dire.

Ignorant qui voudrait ressembler à un de ces trouveurs.

L'ignorant est trop peureux pour ignorer la peur qui fait trembler la main chargée du poids du stylo du scribe qui doit dompter l'encre de son propre sang, l'encre bleue et noire et instable comme le flot des océans.

Le trouveur de n'importe où embarque sans connaissance du cap ordonné par les dieux et ne voit que la proue de son bateau pour appareiller au hasard. Et c'est après bien des courses où il ne s'est confié qu'aux vents de son inspiration que le trouveur juge le cap de son espérance - quand un port au loin lui ouvre les bras, et sur ses quais y dépose sa cargaison de trouvailles qu'il est bien heureux d'avoir transportées saines et sauves jusque-là. Et les muses qui le trompaient par le jeu de leur charme pendant qu'il naviguait, les muses sont là sur le quai en vestales et le poussent vers ces estaminets pour y boire et pour la gaudriole. Des mendiants déguisés et braillards lui donneront soif en sautant sur les bancs, le spectacle aguichant ses bourses, lui feront voir Morphée et la Grande Ourse dans le ciel étoilé d'un bastringue à marlous.

Le poète est le Créateur, l'Éternel poète.

Le trouveur n'est que son scribe obligé.

Tableau de Jaber El Mahjoub maître en art

Un peintre nous révèle l'illusion du monde. Le frissonnement de la lumière où s'accroche l'ombre. Comme un jet de paroles passées au peigne fin. Un instant où le regard se brise sur l'illusion vaincue. J'aime le peintre qui fait vivre l'œil. Sa peinture jaillit claire et nette de la torpeur qui nous brouille la vue et qui nous entraîne à ne plus voir tout. Un peintre qui nous irradie de sa présence picturale en ouvrant notre regard creux. On ne sait plus voir. On ne sait plus qu'on a des yeux. On dort debout avec nos consciences, abrutis par l'orgie des images d'une réalité qui fait vomir. Et l'artiste, le vrai, est seul et marche la tête haute au-dessus du vent de poussière. Le véritable artiste créé un regard neuf.

La tradition est l'art de transmettre l'inspiration.

La tradition humaine procède par l'imitation et la copie. L'art de transmettre s'opère avec tout ce qui nous entoure, corps et objets.

Certains outils sont inventés pour travailler le corps et/ou la matière. Tous les langages peuvent servir la transmission. Le créateur est celui qui invente quand il ne sait pas. Une œuvre est une personnalité qui s'exprime. L'inspiration est notre capacité à imaginer. Nous comprenons d'une œuvre ce qui nous ressemble.

La curiosité et le don sont les deux richesses humaines essentielles à la création permanente.

Ce qui fut était, mais ce qui est, reste, quand ce qui sera n'existe pas encore. Entre Hier et Demain, nous sommes la somme de nous, humanité. Entre Ici et Là-bas, le chemin obligé, les pas faisant leur marche, notre œuvre, surprenant.
Les musées, les vieilles pierres, les mausolées, les tombeaux sont du temps entassé sous nos pieds tandis que nos pensées cherchent à s'accrocher au vide du ciel pour une éternité éphémère avant que nos œuvres ne retombent en poussières et, s'il se peut, restent un moment dans la mémoire gravée des pierres des humains, des traces dans le sable ou des calligraphies sur parchemin ou écrans électroniques.

Tous les humains sont cultivés par leur humanité et connaissent les mêmes besoins essentiels. Le familier, le tribal, le national, le religieux, sont des folklores, des coutumes, des habitudes. Tous les êtres humains sont cultivés par ce qui les rassemble : leurs peines, leurs joies et leur destinée. Il n'existe pas d'être humain sans culture. Nous aimons et nous souffrons de la même manière. Le mal de dent, le mal d'amour, la joie de vivre, la jalousie, l'adversité, la mort, la naissance, le froid, la faim, la misère, l'abandon, les retrouvailles, l'amitié, la peur et la haine, la curiosité et le rêve sont le commun des humains.

Nous sommes tous une humanité, une terre à défricher, des graines à semer, des moissons à récolter. Nous connaissons tous la brûlure du soleil, la caresse du vent, la douceur de l'eau, la poussière de la terre. Nous sommes savants qui inventons des réponses aux questions de notre imagination.

Nous sommes poètes pour l'aventure de naître, de vivre et de mourir. Notre art de vivre est l'art d'être humain.

L’activité de la science et de l’art n’a de fruit que lorsqu’elle ne s’arroge aucun droit et ne connait que des devoirs. C’est seulement parce que cette activité est telle, parce que son essence est le sacrifice, que l’humanité l’honore. Les hommes qui sont appelés à servir les autres par le travail spirituel qui naît seulement dans les souffrances et les tortures. Le sacrifice et la souffrance, tel est le sort du penseur et de l’artiste : car son but est le bien des hommes. Les hommes sont malheureux, ils souffrent, ils meurent ; on n’a pas le temps de flâner et de s’amuser. Le penseur ou l’artiste ne restent jamais assis sur les hauteurs olympiennes, comme nous sommes habitués à le croire ; il est toujours dans le trouble et l’émotion. Il doit se décider et dire ce qui donnera le bien aux hommes, ce qui les délivrera des souffrances, et il ne l’a pas décidé, il ne l’a pas dit ; et demain il sera peut-être trop tard, et il mourra… Ce n’est pas celui qui est élevé dans un établissement où l’on forme des artistes et des savants (à dire vrai on en fait des destructeurs de la science et de l’art) ; ce n’est pas celui qui reçoit des diplômes et un traitement, qui sera un penseur ou un artiste ; c’est celui qui serait heureux de ne pas penser et de ne pas exprimer ce qui lui est mis dans l’âme, mais qui ne peut se dispenser de le faire : car il y est entraîné par deux forces invincibles : son besoin intérieur et son amour des hommes. Il n’y a pas d’artistes gras, jouisseurs et satisfaits de soi. Je considère l’art dans son ensemble comme un vaste système de corruption, un culte du plaisir, une superstition de l’élite… dans la jouissance égoïste. Romain ROLLAND - Nobel de littérature

L'Espoir a quitté la Terre. Les gens ne savent plus recevoir. Et ceux qui donnent encore le font dans la mort.

POÈME-MANIFESTE

Le *je* de mes écrits n'est jamais moi, je ne raconte jamais ma vie.

L'écriture est un masque qui permet de me cacher derrière les êtres et les choses que je sens, avec compassion, mais que je ne saurai être pour mieux les montrer.

J'écris pour ceux qui ne parlent pas.

J'écris pour les choses qui semblent muettes,

J'écris pour donner à voir et entendre à celui qui regarde et écoute.

Et je ne fais que l'apologie de l'être humain le plus libre et le plus seul.

Et j'affirme que l'on hait le plus souvent la personne libre et capable d'être seule et qui fait son bonheur sans nous et sans gouvernement. Nous avons des croyances, des principes et donc des préjugés pour ne pas nous aimer.

C'est pourquoi*, (je me répète :)*

Aimer, c'est le poème.

Le *je* réclame de nous une véritable attention.

Le *je* du vrai courage.
Le *je* d'un cœur instruit.
Le *je* qui sait.
Le *je* intuitif.
Le *je* curieux.
Le *je* qui donne sans compter.
Le *je* insolvable.
Le *je* idiot.

Et je reviens sur les mêmes thèmes comme dans une composition symphonique.

Je n'ai rien à dire alors je répète ce que les anciens répétaient déjà mais je répète avec des mots, des bruits, des images de notre présent en essayant de varier les rythmes, en empruntant différents styles pour mieux capter l'attention du spectateur.

Le pain de toutes les faims.
Le travail de la mort.
Le poète par hasard.
Le rôle à vivre comme il faut.
La femme et l'homme comme humanité.
L'oiseau qui prend son vol distant.
Le fascisme à portée de main.
L'égalité dans l'amitié.

Ce qui me rassure le plus c'est de vous voir rire tout le temps. Vous me confirmez que je ne suis pas seul à être idiot.

LE PARTAGE

Ici, il n'y a rien à vendre
Il y a tout à donner
Avant de montrer tes œuvres
Mets en face tes contemporains
Pour voir si tu es toujours avec eux
Pour continuer ton travail d'humain
Et si tu es utile au bien
Agréable et serein
D'une saine colère
D'une bonne révolte
Et le cœur toujours en paix
Pour instruire au chant d'amour
Le ciel et les labours
L'oiseau et l'enfant
À qui tu donnes
Plus que toi-même
L'argent à la guerre
La parole à la terreur
Le pouvoir au menteur
La peur à la violence
Dit tout ce que tu peux dire
En tremblant tu chantes
Mais tu affermis ton cœur

DISPARITION

Je ne veux pas être enterré les bras croisés
Mais les mains dans les poches
Je ne veux pas de terre sur ma tête
Cachez mon visage sous mon chapeau
Enlevez-moi mes souliers
Mettez à mon flanc ma guitare
Je garde mon pantalon et ma chemise
Pour les vierges étoilées
Qui prendront mon cœur pur
Pour un reflet de l'azur
Plantez un chêne pour les oiseaux
Jetez dans le vent mes chansons
Que réciteront les rossignols
Au coucher du soleil
Je m'en irai de bon pied
Chassant le mauvais œil
Ci git un titi de Paris
Qui a gagné les cieux
Sans alibi

«LA VIE FLEURIT PAR LE TRAVAIL ».

Arthur Rimbaud

Tu n'es rien tu n'as pas de famille
Alors tu as choisi ton nom libre
De la beauté des choses la fibre
L'épi de blé ta farine ton fournil

Tu n'as rien tu n'as pas de fortune
Cours léger sur la rive des Lunes
Pas d'argent et la paix un cœur en or
Tu donnes aux autres ton bon trésor

La jalousie fait tourner le monde
Tes belles amours les hanches rondes
Le bon lait les mamelles des mères
Heureux les enfants t'appellent père

Ami dans chaque quartier de terre
L'eau des sources abreuve l'amitié
Le clair jour efface le noir passé
Les fantômes le néant amer

Tu n'es personne d'autre qu'un humain
Les troupeaux t'offrent visages bêtes
Tandis que ton cœur est à la fête
Tu pétris ton pain de tes deux mains

UNE COLOMBE

Une colombe
Aux joues roses
Balance ses hanches
Sur le trottoir

Une colombe
En feu
Déblaie la ruine
Des maisons

Une colombe
Drapée d'odeurs
Joue à la rose
Des fontaines

- à l'un des pères de la littérature algérienne de langue française :

Cher Mohammed Dib,

Tu me manques beaucoup et depuis ton départ je suis de plus en plus seul. La maladie m'a rattrapé après toutes ces années à donner plus que moi. J'aimerai te poser des questions parce que je sais que tes réponses me donneront toujours plus de force même si je dois serrer les dents pour les avaler. Comme tu me l'avais prédit les choses sont arrivées que nous ne fussions jamais capables d'imaginer.

Avec ton théâtre - que j'ai été le seul à jouer si souvent et pendant près de 25 ans sur toutes les places de mon quartier de la Terre, comme avec mes pièces, mes musiques et chansons, me voici rendu à l'étage en dessous du trottoir. Et, ce qui m'étonne moi-même, c'est que je chante comme si de rien n'était, insouciant comme le rossignol - qui a l'air d'ignorer qu'il est en voie de disparition parce que les humains préfèrent l'argent à la vie.

Tu as peut-être eu raison de partir. Après tout, les morts ont leurs raisons d'être absents puisqu'ils sont toujours davantage nombreux. Mais les absents sont moins nombreux que les faillis de l'existence, les paltoquets, dont tu as fait si bien le portrait dans « La danse du roi ». Le roi - semble-t-il, refuse d'abdiquer tant il est imbu de lui-même, tant il s'obstine dans sa perversion. L'Algérie est morte et plus que refroidie par le silence glacial de sa voix blanche – blanche comme les murs de la casbah où s'entasse la populace clochardisée, l'âme pouilleuse des déshérités.

Les seuls humains qui restent sont nos frères et nos sœurs qui continuent à parler d'amour pendant le temps léger de notre exil terrestre. Avec eux je vole au-dessus des barrières des cultures. Et nous ramassons des vers pour pêcher nos désirs dans les sources claires. Les muses affriolantes excitent notre calme tendresse dans le rude combat de la lumière et de l'ombre.

Ô, Mohammed Dib, mon ami ! Je retrouve ma sérénité après t'avoir dit ce qui m'arrive*. Pierre Marcel Montmory trouveur*

LA MER S'EST RETIRÉE

On dit que je suis triste
Mais personne ne voit mon cœur
Ni ne connaît ma vraie sœur
La joie qui fait l'artiste

La mer s'est retirée
Elle n'enfantera pas
De nouvelles vagues

Le ciel ennuagé
Ne peut rien me cacher
Tu reviendras

Le vent folâtre joue
Sur la plage perdue
Mes mots pleuvent à sec

Montagne rend l'écho
De mes pas échoués
Sur ta robe sable

Syrie tu plaisantes
Je viens au rendez-vous
Verse ton lait accueille-moi

Je suis si fatigué
De porter mon chagrin
Que mes jambes tremblent

Au seuil de ta porte
Tes bras m'habilleront
De fierté retrouvée

Ô ma sœur syrienne
Je rirai tout mon saoul
Quand tu m'apercevras

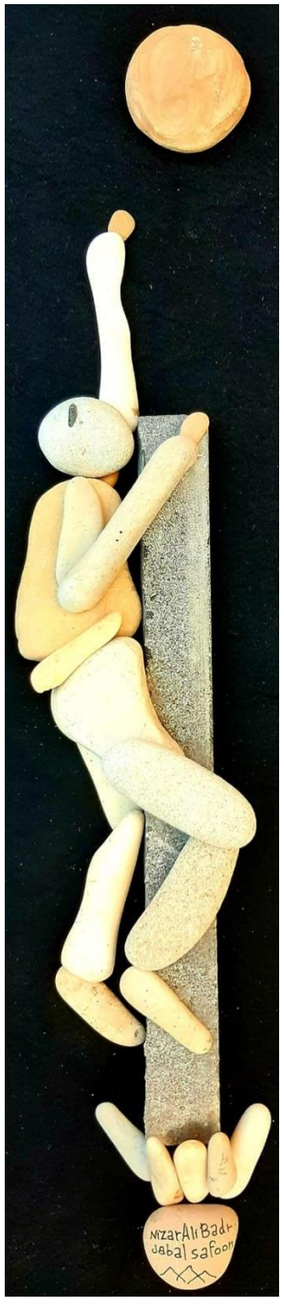
Des cris déchirent l'air
Les mouettes de l'exil
Me réveillent ici

Un nuage passe
Ta beauté me frôle
J'ouvre mes bras vers toi

La mer s'est retirée
Elle n'enfantera pas
De nouvelles vagues

POÉSIE SAVANTE

Le véritable poète va pieds nus dans le savoir. Le vrai savant marche tête haute dans la poésie.



Le savant rêve
Le poète instruit

La vie n'est pas un jeu entre les mains de quelqu'un ou une pièce d'argent qu'il met dans sa poche, mais c'est le rêve de tout le monde humain terrestre.

Nous sommes tous d'abord et avant tout des êtres humains et nous avons tous besoin pour vivre de nourriture, d'habits, de logement, d'éducation et de soins. Il n'y a là aucune différence pour chacun. C'est au nombre de ses dons gratuits échangés et à la grandeur de sa curiosité pour les autres humains que l'on mesure la grandeur d'une civilisation et la grandeur d'un être humain.

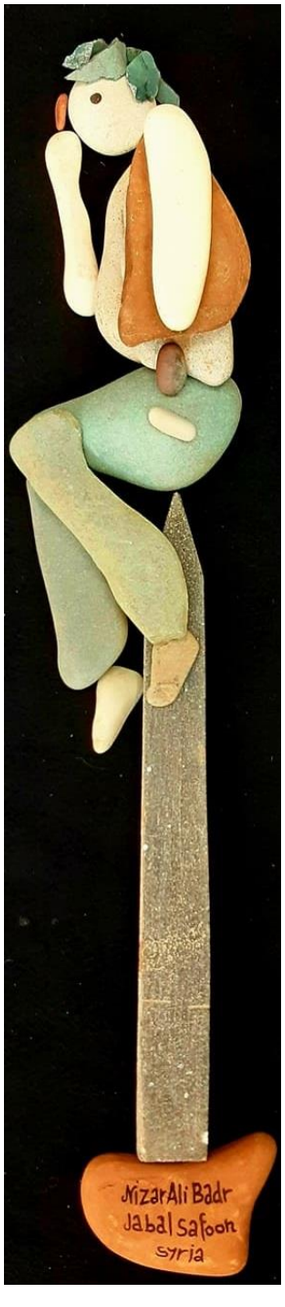
PERSONNE RIEN NE DIT

Dans les nations nanties on ne trouve plus de véritables artistes créateurs de beauté et dispensateurs de tendresse. Les quartiers des villes sont tristes sans musique authentique, ni voix amoureuses.

Il n'y a plus de fêtes spontanées, de bals aux carrefours, de rigolos pour jouer des tours, des magiciens du verbe.

Le quotidien est morne, rempli de fureur de bruits, de puanteur d'air gris, de fantômes pressés, de cris de fous.

Le festival de la culture rapide déverse sa rage et vomit sa colère pour taire la pensée vive qui s'étouffe dans les gorges saturées de pollution industrielle.



Plan de la Pauvreté Mondiale

(Titres de poèmes épiques)

• La mondialisation de la pauvreté
Un génocide économique
Des droits garantis aux banques et aux sociétés multinationales
• Des faussetés
Manipulation des données
La pauvreté établie
• Dissimulation de la réalité
• Un plan pour pays riches
• Les intentions cachées
• Famine et guerre civile
• Austérité du budget, gonflement de l'armée
Le financement des dépenses militaires
Les détournements de fonds
Les importations d'armes
Le financement des deux parties adverses de la guerre civile
• Ruine de l'économie paysanne et destruction de la biodiversité
L'impact de la famine et l'implosion sociale
• Des millions de ruraux sans terre
Les décès par la faim
Renforcement de l'exploitation de caste
• Installation de la dictature militaire
Démocratie de façade
• La guerre économique
La famine
• La concentration de la propriété foncière
La destruction de l'éducation
Effondrement du système de santé
La résurgence des maladies contagieuses
• Réunion des banquiers en fête
Les magnats capitalistes se partagent les dépouilles
Établissement d'un régime colonial et «libre marché»
Coloniser
• La saga de la dette
• La pauvreté au moindre coût
• Des spéculateurs ravis
• Le blanchiment de l'argent sale
• La main invisible qui écrase
Le largage des travailleurs
La politique de désintégration à la mode coloniale
Établissement d'un État mafieux
• Le programme de faillite
La course au trésor
L'éclosion de maladies endémiques
La criminalisation de l'État
Des armes et des munitions
• Le crime organisé investit dans des affaires légales
Recyclage de l'argent sale
• Le nouvel ordre mondial
• L'accumulation de richesses privées
Le gonflement des dettes publiques
• Concentration de la richesse

À TOUT À L'HEURE

Je voudrai que mes derniers poèmes soient le reflet de quelque-chose – d'une plaie peut-être – de véritable, plein des dessins que fait la plaie qui sépare les hommes et les femmes dans le refrain, dans le métal, dans la métamorphose de l'argent.

Je parle et j'existe au-delà de mon identité qu'on achète, au-delà de mon rêve d'enfant qui vieillit avec les rides de mes mains.

Il faut que mes poèmes soient ma force et mon enclume. Je pense aller plus loin que le rêve du monde mort.

Je t'écris du fond de l'abîme. Je t'écris aussi du haut de ma colline.

Mon chemin, mon île.

Accroîts tes rêves et construis ton chant. Donne des soleils aux musiciens. Déclare la guerre au monde.

Tu continueras de nous surprendre, de sursauter.

Nous finirons par étonner pour construire.

Y a pas d'âge pour être amoureux, jette ta bouteille à l'amer et te reviendront des effluves sucrées.

Croire c'est rêver et le rêve est bon s'il sent bon.

Le rêve d'Hamlet c'est la boue du malheur. Le mien est souvent une plaie, alors, je suis toujours en guerre contre le monde. Une plaie, oui, et je ne veux pas de pansement. Laissons la chair à vif tant que vivre nous démange.

Mets du sel dessus, ça ne cicatrise pas ! Tu jouis de douleur mais tu te sens vivre ! Je souffre, donc j'existe !

Toujours une main sur le cœur et un poing dans la poche. Partager c'est distribuer chacun suivant son mérite. Je suis bon ou méchant à volonté. !

Alors et ce ne sont pas là seulement de brillantes formules poétiques mais tout cela vient révéler le sens profond et tragique d'une vie humaine.

Poésie La Vie
Nizar Ali BADR sculpteur

Je "déclare" toujours "la guerre au monde".
Je n'ai point changé d'un iota, je me suis affiné et j'ai pris - enfin - du gras.

J'ai déposé dans mes premiers poèmes de l'énergie de ma jeunesse comme pour y puiser aujourd'hui un ravitaillement vivifiant qui me permettra de continuer le voyage de l'écriture.

Je pense à la chance quand elle délivre ses présents sur le chemin que l'on s'est choisi.

Je garde le cap. Et si le mystère m'empêche de te révéler ce qui va suivre, je suis sûr pourtant d'en partager les récoltes.

Soyons seulement présents quand l'offrande sera prête.

Ce n'est pas tant
la force des méchants
qu'il faut critiquer
que la faiblesse
et la timidité morale
des meilleurs.

CHRONIQUE CROQUANTE

Si vous étiez orphelin de tout, comme moi, avec un nom reçu par vous ne savez pas qui, une nationalité pas réclamée, vous vous inventeriez un pseudonyme ou mêmes plusieurs noms différents suivant le personnage que vous voulez jouer ; vous inventeriez sans cesse votre vie, modifiant votre passé suivant votre fantaisie, vous créant des souvenirs imaginaires, vous seriez héros de vos histoires, personnages de comédie, victime de tragédie, avec toute une panoplie d'apparences.

Mon identité est pour la police avec mon numéro de série. Je suis content d'être un humain et de posséder rien que ma vie ce qui suffit à mon bonheur surtout quand la santé est à mon bras.

Les gens se fatiguent à vouloir être plus que des humains et cherchent désespérément à posséder des titres de propriétaires. Ils disent : *« Mon pays, ma femme, mes gosses… »* Et cela les rend malheureux parce qu'ils connaissent la jalousie, l'envie, la concurrence.

Moi, je suis locataire alors j'ai tout l'Univers à louer et toutes les femmes à aimer et mes amis sont infiniment nombreux.

Quant à mes ennemis je suis très honoré de leur indifférence car je ne leur fais pas concurrence, n'ayant pas le sens de la compétition, je suis toujours seul premier à mes paris que je tiens avec moi seul.

Je jubile avec le mépris qu'éprouvent à mon égard ceux qui sont quelqu'un et qui ont quelque-chose.

Moi je suis celui que je veux dans mon pays qui va du haut de mon crâne à la plante de mes pieds. Et moi, je n'ai rien que mon talent pour emprunter tout ce que je veux avec bonne ou mauvaise manière, peu me chaut la morale vestale des polices particulières, je me sers, j'emprunte, je loue, je vole avec mes propres ailes.

Faites comme moi et votre vie sera légère et vous la passerez en vacances, vous profiterez de tout sans plus de fatigue que d'imaginer.
Bon, je vous laisse, je dois faire une sieste avant d'aller dormir car demain je mange chez le roi.

++++++++++++++++

N'écoute pas celui qui dit qui m'aime me suit

Si tu dois voter vote pour toi pas pour lui

Surveille-le comme un employé servile

À toute fin il doit t'être utile

Nomme un responsable et réponds de toi

C'est toi le patron qui jugera de la loi

Il devra tout sans compter te donner de lui

S'il te trahit mets-le à la porte ici

Ton argent ton pays tes valeurs toujours toi

Tu sais tu ne feras pas bon feu de tout bois

Donne le peu que tu possèdes aux autres

Que les autres t'accueillent comme apôtre

Des richesses peu importe la quantité

Toujours dans ton cœur demeure la qualité

La farine de chacun fera du pain

Joie de vivre partage de tous les humains

Si tu restes curieux de tous les autres

La curiosité est bonne apôtre

Pas de chef alors mais de vrais responsables

Citoyens ni bons ni mauvais équitables

Le juste au milieu de ses semblables

Fait du mieux que tu peux le formidable

L'ordinaire des jours et toujours aimable

Si tu peux t'aimer tu mettras la table

C'est dans ta vie unique toi le seul vrai boss

Tu décides ce que tu fais avec tes os
Jamais personne ne mourra à ta place
Ne joue pas au poker si tu n'as pas les as
Simple prudence est une belle muse
Tu vivras longtemps si ton génie en use
Maintenant il te restera toujours l'amour
Peu importe l'heure ne compte pas les jours
Si tu es vaillant la vie t'accompagnera
Paresse de volonté ne te séduit pas
Jusqu'à ta mort femme fidèle en accord
Musique te quittera au dernier accord
Le courage vient tu mot cœur et le bonheur
Des travailleurs de la lutte contre malheur
Prophètes ont parlé tu te remémores
Les paroles qui ne s'adressent pas aux morts
Mais aux vivants tu leur dis de changer le sort
Il vaut mieux vivre dedans soi que dehors
Ton pays c'est toi et tu aimes ton pays
La patrie est une prison un ennemi
Ton meilleur drapeau c'est le beau drap de ta peau

Tu sais l'amour d'un jour ça n'est pas de l'amour
Alors crois en toi et le ciel t'expliquera
Que ta tête marche avec tes pieds ici-bas

LE MONDE

Le monde n'existe pas
Il n'y a que des pays déchirés
Et des haillons par millions
Et des bouches sèches salées
Et des femmes-terres violées
Des désespérances silencieuses
Le monde n'est nulle part
Mais des bourgeois orgueilleux
Des serviteurs zélés
Des bourgeoises monstrueuses
Des gigolos salauds
Des armées de pauvres
Le monde n'a rien de nouveau
Le Soleil est une pièce de un dollar
La Lune un vase de nuit
La mer écume les rêves
La terre vomit l'espoir
Les vivants agonisent
Le monde c'est du vent
La poussière des ossements
L'eau des égouts
Les paroles muettes
Les parleurs de plumes
Des bêtes à poils

PEUPLE DE CLOCHARDS

Je fais ce que je peux
Laisse tomber les étoiles
Pour relever la nuit
Parle pour ceux
Qui ne parlent pas

La nuit n'est pas faite pour dormir
Quand tout le jour a crié de faim
On vit d'espoir et c'est l'arnaque

Je suis triste pour vous les amis
Désolé de ne pouvoir rien faire
Avec mes petits bras
Et ma grande gueule
Maudite galère

Les choses sont faites pour être volées
Faut faire sa place tout seul
J'devrais r'garder autour de moi

T'es beau comme un olivier
Enlève ces lunettes je ne vois pas qui tu es
T'es beau comme un olivier

Dommage que l'orchestre ne joue pas
Où sont les enfants
Au marché des gourmands !
Au marché des gourmands !

La cause c'est nous autres
La belle langue tarabiscotée
Pour fleurir les tombes
T'aurais dû frapper à ma porte
Je t'aime comme t'es

La police est là pour servir et protéger
Il n'y a pas à en faire un évènement spécial
Ils ont au moins de l'imagination et de l'astuce
Maudite galère

Je ne suis rien qu'un étranger
J'ennuie avec mes chants d'oiseau
Bonne fête à celui qui n'a pas les joues creuses
Qui lui font mal s'il ose sourire

Fais ce qui te plaît
Tout ce qui te plaît
Mais surtout
Ne cause pas de peine
Ne cause pas de chagrin

Le poète marche pieds nus
Il invente des réponses
Aux questions de l'imagination

Peuple de clochards
C'est toi qui es désintégré
Tu marches à côté de tes chaussures trouées
Tu émigres depuis une éternité

Gavroche

LE CHEMINEAU

Le désert n'est pas indifférent avec celui qui ne s'appelle pas Mohammed.

Si tu n’es pas mouton, les bergers t’indiffèreront et le loup te respectera.

Alors soit l’homme à la noble marche et dans les Nations soit un piéton.

Tu commerces avec les marchands et partages le pain avec les amis.

Choisis un nom étranger si tu veux être mis de côté mais réponds oui si tu te sens aimé.

Prends la couleur des murs et l’odeur des rues pour passer les frontières.

Continue ton chemin tant que ton cœur patientera et arrête-toi au sourire d’une belle.

L’enfant sera un nouveau monde au monde s’il est le fruit d’un travail.

L’enfant sera à tout le monde si tu te souviens de tous tes pères.

Les mères portent l’enfant mais l’humain sera le lait à maturité.

L’accent est la musique de la langue et le mot un battement de cœur.

Imite l’étranger pour éveiller l’enfant en lui et si tu le fais sourire, montre-toi.

Le jeu apprend les mondes aux gens et tu seras la mise quand l’amitié sera l’enjeu.

Parce qu’à la belle tu dis oui chérie tu as raison et que tu fais ce que tu dois faire selon toi.

Pour toi tu seras tenté souvent par les chemins de traverse mais un autre se perdra dans des travers.

Il y a des cailloux sur la route et des faux pas dans un poème.

Tu resteras un étranger chez les insensés et un hôte chez les amoureux.

Parce que l’amour est ton seul pays et que les cœurs se ressemblent.

L’amitié te différencie de tes autres comme ils sont tous poètes.

Pas besoin de nom ni de chiffres ni de lettres pour aimer et donc pour être aimé.

Après le premier sourire au premier rayon du soleil la belle s’enfuit pour que tu la retiennes.

Elle danse, tu es son maître, mais elle est la muse. Et ton génie s’y use la bouche humide, elle flaire bon ta moustache.

Laisse les cavalières sur les pistes toutes tracées et prend une marcheuse à tes côtés dans les sentiers.

Au clair des lunes l’amour est tout, l’amour est tout seul, avec deux cœurs et un pain entier.

Attache le nouveau-né à ta poitrine et que les muses nouvelles viennent s’y coller.

Tu auras le goût du départ et la hâte des arrivées au premier babillement des aurores.

Va, chemineau !

L’anonymat aurait sauvé Jésus mais les marchands voulaient faire une affaire.

On t’a donné un nom mais tu ne te souviens de rien, quand t’interroge l’inconnu.

Seulement la police cherche à quel identique tu dois être pareil au même.

Fuis les carrefours, éteins tes feux, si l’haleine des chiens pue, si sonnent les alarmes, si hurlent les sirènes de la tyrannie.

Saute dans le fossé, planque-toi, prends ta chance, vaut mieux crever vivant que de te rendre mort.

La désobéissance est ta dernière liberté quand les humains n’ont plus de cœurs et sont devenus clients de l’oppression.

Mais pas tous ne sont restés à l’état de bêtes immondes et donc pas tous ne brisent les liens sacrés de la vie.

Tes amis t’attendent derrière les frontières meurtrières, au-delà des murs imaginaires.

La rose pleure à cause des blessures causées par ses épines, mais les genêts renaissent par milliers avec le printemps; quand la sève monte vers le cœur de l’Univers, ton corps fourbu compose une danse et tu chantes joies et peines.

La muse musicienne glane les épis de l’éternel et l’éternel l’aimera avant l’hiver de la terre.

Elle, la belle, elle te tourne la tête vers son tablier bombé; sa bouche retient un coquelicot printanier, va la bécoter !

La terre roule sous tes pieds depuis tant et tant de saisons, que l’aimée paraît à chaque horizon, tant vit ton désir; tant l’éternel plaisir.

La conquête de toi-même par cette autre - qui est ici l’amie belle; une rencontre comme une eau fraîche sur ton cœur brûlant.

Quand le peuple sort de sa quarantaine, Moise écrit encore et les gens n’entendent pas la suite de ses paroles. Et ce que Moise écrit, c’est la fin du temps et de ces gens : Ô les sourds ! Ô les aveugles rendus indifférents !

Mais, le solitaire, sort du troupeau, il est orphelin de tout, il n’a ni pays, ni nom, ni bien, ni couleur définie, un âge incertain, mais son cœur est neuf et son courage vaillant.

Seul, il continue de marcher à sa cadence, comme s’il était le berger d’un troupeau invisible, il commande à sa destinée, en marche, et chaque fois que son pied écrase le sol, ses yeux dérobent la lumière de l’instant.

Et à force de marches, les pas des solitaires ont ridé la face de la Terre comme une écriture sur un parchemin. Le vent trace et le sable efface les paroles, comme pour se moquer de la tragique comédie qui se joue pendant la révolution terrestre.

Heureux l’anonyme bienfaiteur qui fait le bien sans compter.

Les enfants de l’amour ramassent pas à pas, lettre après lettre, les mots trouvés pendant leur cheminement, et à

l'arrêt ils composent des airs dans leur gorge, puis laissent aller tout leur souffle pour chanter nos joies et nos peines.

Les mots trouvés seuls sont les meilleurs.

Distribue tes trouvailles tout autour les amis sauront les recevoir.

Nombreux les jaloux qui te rabroueront et les bons à rien qui se moqueront.

Le bruit ne fait pas la musique.

Tu te lèveras chaque matin ne sachant pas si tu te réveilleras le lendemain, alors, reprends ta marche saine et embrasse ta mie, vous aurez du bon pain avec votre farine, celle qui marche sur la terre et celle qui lève dans le ciel.

Le sans-nom et n'avoir pas, se nomme poète et donne le peu qu'il possède, et si la qualité demeure, nous ne cesserons d'exister.

Le bien être s'offre à la beauté, et le bon avoir satisfait l'hospitalier.

Sans amour on ne peut être reçu, ainsi on dit d'un oiseau qui se pose sur une branche. L'arbre le salue et le vent lui ouvre la porte.

Le fier désert n'est pas insensible aux vagues de sable et les cités de pierres devraient l'entendre et rester modestes.

La nature est dans un homme qui chemine et plante des arbres, sème ses récoltes, entasse les pierres.

Va, chemineau !

Le rossignolet affûte son cri sur le premier rayon de l'aube.

Lorsque ma muse s'absentera, c'est que je serai parti.

Si la muse s'en va, c'est qu'elle veut que je la retienne.

L'hiver fait son ménage, poussières de neige, gouttes de pluie glacées, poignées de vent gelé.

Je reviendrais sur mes pas si le passé existait; je ne pourrais que regretter mon illusion, et je pourrais avaler mon remord quand le jour se lèverait dans mes reins.

Le printemps ignore toute pitié; il suffit d'aimer le secret des choses; il suffit d'aimer les portes closes.

Je peux. Mais les pierres du chemin, les ornières, les fondrières. Je peux. Avec la douleur. Je peux. La souffrance se laisse vaincre. Et je serai vainqueur.

Le chemineau, va, soliloque, et ses pensées pendouillent à son cou comme breloques; et sa peine arrondit son dos; puis, son pied achoppe une caillasse, son dos se redresse, mais, l'autre, l'autre qu'il espère, l'autre n'est pas encore arrivé à son bord et la route n'en finit pas d'allonger.

Il serre les dents et appuie son pied de toute sa force sur le sol, à en crever la terre !

La soif plus grande que la faim, crache le vent. La gueule de bois grince, geint le froid.

La souffrance est une gueuse qui se moque du mauvais temps et traite les marins de bons à rien.

Mais aussi cette muse qui l'attend là-bas sur son île; cette muse qui le fait languir - sans qu'il fut jamais possible qu'elle vint à lui; mais alors cette muse le contraint à fixer son cap sur ses rivages situés juste en dessous des jupes de la mer.

Vent debout sa carcasse s'amène à l'aveugle vers un naufrage attendu. Son désir se nomme prédestinée.

Où se trouve la terre où le corps échouera ? Quel ciel vous entendra – peut-être, crier hourras ?

Le vent soulève tant de questions à la torture !

La réponse est dedans, là, où le travail se fait. Et le remède au mal, le bien trouvé, gratuit. Oui, se rappeler le travail.

Va, chemineau !

Il avait rêvé d'une île, mais c'était une ville. Pas une fille à peau neuve, mais une vieille femme en guenilles.

Il a marché sans voir dans le brouillard de ses pensées jusqu'à ce que sa faim l'arrête et que d'une main tendue par la faiblesse lui fit un creux dans son cœur lent pour qu'y tomba le secours.

Il était un sans-nom et il était un n'avoir pas. La ville l'accueillait comme elle accueille toute humanité, par politesse. La ville n'a point de petitesse.

Il sentit le toucher neutre d'une pièce de ferraille dans sa main. Il balbutia un merci à une ombre qui filait. Son regard croisa le visage de la monnaie et il estima que sans doute il l'échangerait contre du pain.

La monnaie se donne et le pain se prend. Il avala son aumône et serra les poings.

Il lève la tête et voit devant lui un écriteau : on embauche. Il ne s'entend pas demander que quelqu'un dit : « Vous pouvez laver la vaisselle? » alors il semble qu'il dit à voix forte : « Ouais ! ».

Et le voilà qu'il lave des gamelles et des gamelles et s'apprend qu'il pourra remplir la sienne plus tard. Et même que son employeur lui fournit une mansarde pour y allonger ses hardes et y relever son estime de lui-même, marin d'eau trouble.

Passe le repos, la ville crie ses envies, alors il dévale un boulevard et rentre dans un café avenant. Qu'il est bon de s'asseoir et de jouer au client.

Il siffle un serveur et aguiche au comptoir une souris à l'air tendre qui lui mange les yeux alors qu'il plonge et se noie dans un fol désir.

Va, chemineau !

DEPUIS LE NÉANT

Depuis le temps que je marche
Noé a construit son arche
L'homme l'a-t-il remercié
Sans qu'il trahisse la pitié
Depuis le temps que je marche
Dans les yeux de mes ancêtres
J'ai vu tous les enfants naître
Sur les pas des patriarches
Depuis le temps que tu me suis
Comme un chien abandonné
Je vis méfiant en Jésus Christ
Sans autre maître que la vie
Depuis le temps que tu me suis
Les carrefours te réveillent
D'autres intrus te conseillent
Tu vas selon ce que tu fuis
Depuis le temps d'éternité
Je n'ai pu planter ma maison
Entre les murs des prisons
Le vent toujours m'a libéré
Depuis le temps qu'il pleut pour rien
Mes yeux ont vu pleurer les miens
Ma femme porte mon enfant
Je lui donne un nom : Néant

Je suis mon propre dieu et maître.
Je ne possède que moi-même.
Se voiler n'est pas permis par les citoyens qui prennent la liberté d'être libres.
Seuls les hypocrites se cachent car ils ont des pensées criminelles.

Quand la mort viendra me prendre
Elle n'emportera que des cendres
Car j'aurais tout distribué
À ceux qui m'ont tant aimé

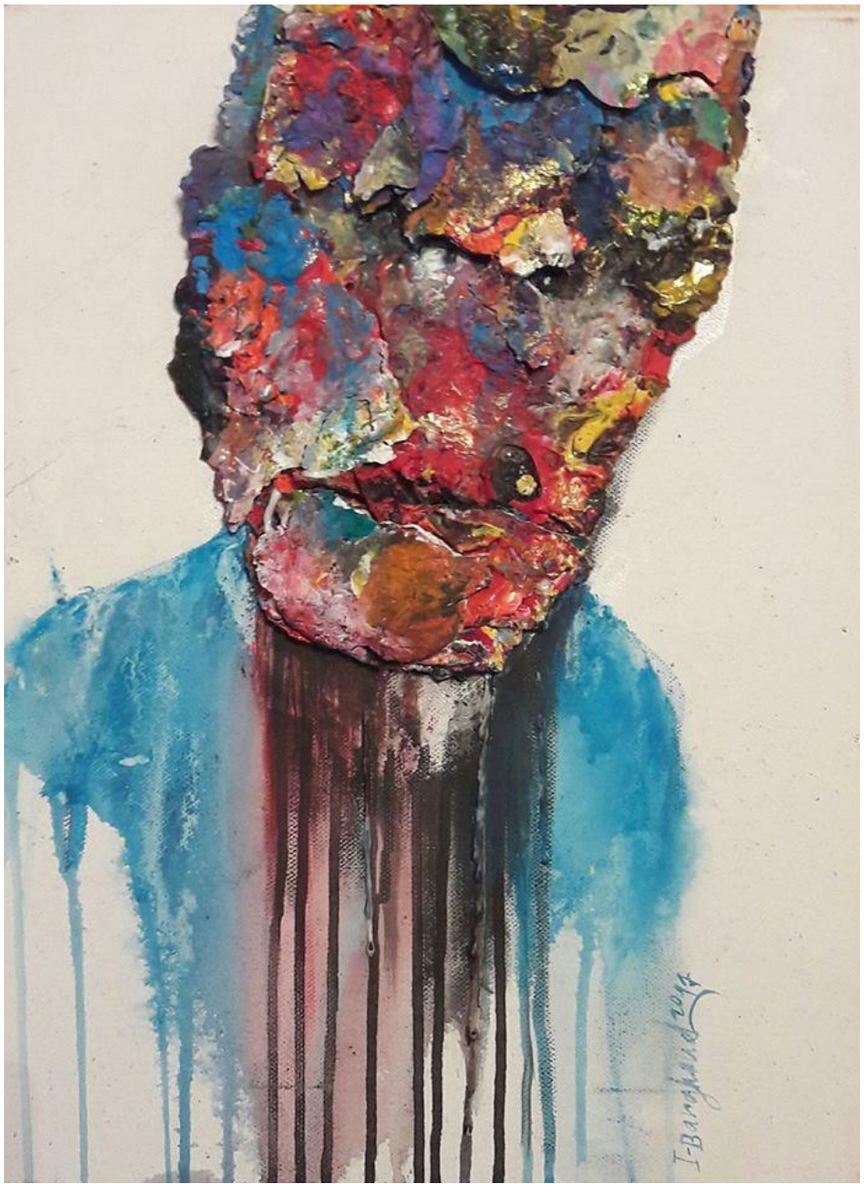
Le droit au bonheur consiste à garder en santé la Constitution de chacun.

Je suis qui je veux.
Je viens d'où je veux.
Je parle la langue que je veux.
Je m'habille comme il me plaît.
J'aime qui je veux.
Je pense ce que je pense.

Je ne peux porter de masque car mon amour veut voir mon visage pour s'y refléter.

Pierre Marcel Montmory
amoureux de la vie

سوريا
نزار علي بدر
Jabal Safoon
Nizar Ali BADR sculpteur
2021



Œuvre d’Ibrahim Barghoud

L'HOMME OUBLIÉ

Quand les matins s'ébrouent, silencieux écorchés
Et qu'il n'est plus d'élan à leur soleil de glace
Alors, sans un regard pour la nuit qui s'efface
Et seul parmi les siens, s'en va l'Homme Oublié.

Ses mots d'espoirs blêmis grelottent à ses pieds,
Haranguant le passant au pas de poignard cru,
Agitant sous ses peurs un cœur à moitié nu,
Rêvant encore d'un geste ou même d'un baiser.

Mais nul ne se retourne ou n'esquisse un élan,
Un début de présence, un pas vers l’exister,
Le peuple qui travaille a bien trop mal aux pieds
Et crache sa peur à la paume des errants.

Mais lui, ces pieds Madame, il les compte et recompte
Et sans talons aiguilles, poinçonnant l’espérance !
Non, juste au bout des doigts, quand sa ferveur avance
Il veut vous les hurler, mais en alexandrins !

Car lui, ces pieds Monsieur, oui Vous, Monsieur le Conte!
N’auront jamais l’éclat de vos souliers vernis,
Enfin qu’un *« moins que rien »*vous aura assouplis
Avant de les lustrer, pour Votre plus grand bien !

Non, lui le « va-nu-pieds » qui affûte son verbe
Aux regards aiguisés jusqu’à trancher l’espoir,
Funambule amnésié sur l’oubli du trottoir,
Il vous les confiera, sous vos effrois acerbes.

Il sait la fin écrite à ses espoirs noués
Comme le pas clouté ordonné à vos sbires,
Les feuillets envolés à leurs tristes plaisirs
De gommer de vos seuils le prix des Oubliés.

Alors il s’en ira, son sourire d’affranchi
Sciant talons aiguilles, matant souliers vernis,
Rassemblant dans l’urgenc’ son grand bouquet de vers
Pour aller les semer au plus Vrai de la Terre.

Alors il s’en ira dormir sous d’autres cieux,
De jardins partagés en squats oublieux
Où son oubli subsiste en passés sacrifiés
Mais la nuit est possible à force d’exister.

Quand les matins s'ébrouent, silencieux écorchés
Et qu'il n'est plus d'élan à leur soleil de glace
Alors, sans un regard pour la nuit qui s'efface
Et seul parmi les siens, s'en va l'Homme Oublié…

Poème de Jean-Luc Moulin

LA VIE EST UN RÊVE

La vie est un rêve
État de poésie
Synonyme de la vie
C’est là
Un rendez-vous avec vous-mêmes
Un livre qui soit vous
Un livre ouvert
Un livre à défricher comme une terre
Qui livrerait ses fruits
Cela délivre
L'art est voué à l'errance
La foule est morte
La liberté est le seul prix que personne ne veut payer
La foule est le dictateur
De simples fêtes improvisées
Pour nous rencontrer autour d’un même feu
L’amitié l’égalité entre les amis
Il n’existe pas d’être humain sans culture
Qui a encore faim de justice de pain et d'amour
Je pense à toi, je pense à toi
À ce livre de poèmes composé de tes cris arrachés à la douleur
Et je ne voudrai pas crever
Avant de t’avoir donné ce que je dois te donner
Sur les trottoirs la glace est dure comme l'acier
L'ombre des passants sur ma peau de chien me fait frissonner
Et le vent puant ronfle dans le ciel merdeux couvrant la terre de pus
À la rue ! Libre de circuler; mort si tu t’arrêtes en chemin
Les pierres dans la gorge je quête un sourire
Y aura plus de musique car je vais mourir
Les bonnes gens diront c'est un étranger on ne lui devait rien
Et à leur chien ils donneront du pain et des câlins
Je n'ai jamais eu besoin de croire pour aimer
J'ai aimé tout de suite ce monde qui se donne à aimer
J'ai aimé tout de suite ce monde qui se donne à connaître
Et quand je l'aurai connu je le quitterai
Je n'avais pas encore les mots que j'aimai
Je suis un amoureux qui se donne à connaître qui se donne à l'autre
Le mot amour est ce monde à aimer
Les autres mots de nos maux sont l’injustice, la famine et la folie
Il n'y a que des portes fermées par la mort
Qui m’enterre vivant avec mon trésor
Ce n'est pas le froid de l'hiver
C'est votre cœur de pierre
On attend quelqu’un et puis il en vient un autre
Un étranger de la planète Terre
Le pays de tous avec pour seule frontière
Le ciel si beau même avec des nuages
On attend quelqu’un et puis il en vient un autre
Qui aime sans compter n'accepte pas la charité
Tu portes un nom bien à toi
Chaque personne a quelque-chose
On attend quelqu’un et puis il en vient un autre
Regarde-toi, tu n'es plus qu'ombre et le ciel n'a plus de feu pour toi
Les lampes sont pour les morts
Je t'avais dit qu'à mon étage il n'y a pas de porte
On attend quelqu’un et puis il en vient un autre
La liberté est le vrai courage
Nos enfants meurent de toutes les faims dans les ruelles du silence
Quelque-chose détruit l'innocence et impose sa tyrannie
On attend quelqu’un et puis il en vient un autre
Il n'est pas intéressé par quelque-chose qui ne s'offre pas à lui
Le vœu de pauvreté tous les jours de sa vie
Donner ce qu’on se doit de donner
On attend quelqu’un et puis il en vient un autre
Dans ce quartier de la Terre nous choyons la belle langue
Avec nos manières la parlant à chaque carrefour
Aller dire ce qui presse quand c'est le temps
Il n'y a que des êtres humains
Il n’y a que des imparfaits
Dans la souffrance et la difficulté
Pour fuir l'ennui qu'ils ont d'eux-mêmes
Ils ont des réflexes au lieu de réflexion
Et passent d’un fanatisme à l’autre
C'est dangereux qui suit les maîtres à penser
Les armées vénérées avec un sentiment religieux
Des cavernes aux tavernes aux casernes
Au prochain tour ils nous parlent d'amour
Nous arnaquent avec l'espérance
Nous retiennent avec la dette
Ce n'est pas tant la force des méchants
Que la faiblesse des meilleurs

Paresse de volonté et timidité morale
Personne n'a trouvé de remède à l'ennui
Il n'y a que des êtres humains
Il n’y a que des imparfaits
La nuit est une douce qui veille sur nous
Un rayon de soleil reste allumé pour celui qui veille avec elle
Toujours je veille
Et je passe chez toi
Parce que j'ai vu de la lumière
À la fenêtre de tes yeux
Tu vas naître
L'oiseau est ici pour chanter
Et s'il doit manger, il lui faudra chercher sa nourriture
Mais le chant il l’a trouvé
Qui était là dans sa gorge
Jusqu'à la fin des mondes l'être humain n'aura qu'une main pour tout confondre
Le signe et la trace
Le droit divin et la raison d'État
Éphémère du sang et de l'encre
D'un geste orgueilleux nous balayons le vent de poussière
Il reste l'écume de la mer
Le sucre est dans l'arche sacrée du cœur
Vagabond solitaire
Exilé volontaire
Je passerai dans l’huis de l'aube
Je ne fais que passer
Dis des mots à toi
Des mots qui viennent de toi
Des mots que t'inventerais
Je dis les choses dans la joie
Je danse avec ma bien-aimée
La vie malgré elle
Je chante mes soucis
Partage ma peine avec les amis
Ô, notre musicien
J'aime quand tu joues
Chantes avec les oiseaux
Fais danser mon cœur quand il est gros
Ça fait valser les fleurs dans les volées du vent
Un enfant qui joue
Qui erre et flâne dans l'air caressant
La couleur au noir et blanc
Dans le gris nonchalant
La belle du jour sourit aux amants
Les enfants jouent dans la ruelle ensoleillée de rêves
Les bas-fonds s'étendent à perte de vue
Les courageuses prennent un bâton pour corriger leurs bâtards
Les pères sont partis il y a longtemps
Il ne reste que des ruines
Le ciel est merdeux et des étoiles se sont éteintes
Bientôt la nuit absolue
Règnera le silence
Les armes sont la raison des assassins
Sous les pyramides sont enterrées toutes les femmes
Une s'est échappée et s’est réfugiée dans mon cœur
C'est pourquoi je pleure pour elles
Profites en tant que tu peux encore rire
Dis des mots à toi
Des mots qui viennent de toi
Des mots que t'inventerais
Tu n'es que rêve
Un rêve qui rêve
C'est la loi
La bonne foi

Qui s'aime
Fleurit sa vie
Qui s'aime
Donne des fruits

Avant de te connaître je m’ennuyais tant
Avec mes rengaines barbouillées
Un chanteur nouveau est entré dans mon cœur
Des paroles qui parlent vrai
Bravo magicien
Le pain et les paroles de nos vies
Nous appelons cela poésie
Raconter vrai
Entre chaque note passe la vie
Le tempo c’est le battement du cœur
Quelques-uns sont nés pour donner
Quand les autres ne savent que prendre
Faites circuler la monnaie
Où sont les marins
Et quand chantent les sirènes
Toutes les guerres sont inutiles
Pour faire la paix préparons la paix
Supprimons la misère nous aurons assez de la souffrance
Les atrocités commencent bien souvent
Dans les familles entre les murs des maisons
C'est le travail de la misère et de l'abandon
Il n'y a personne nulle part
Où sont les gens
Derrière l'esthétique
Non
Devant cette pauvre image.
Nous sommes tous bouleversés et confus
Aucune invention là-dedans
N'est pas artiste qui veut
Pas besoin de souliers de luxe pour aller de vie à trépas

Qui vous aime ?
Qui vous porte ?

JOURS GRIS

Identité antiquité
Pierre sur pierre
Ruines sur ruines

Humain demain
Aujourd'hui fuit
La poussière

Hier n'était
Que demain est là
Et le jour finissant

La nuit pâle
Sans appétit
Pour se relever

Un nom crié
La gorge nouée
De la terre

Germe humain
Habillé de sources
Couvert de feuilles

Le secret le plus doux
Dans le sein gonflé
Des mères

L'or blanc
Offrande
Accueillante

Le destin
Intestin
De l'instinct

Le dessein
De nature
Idolâtré

Identique
Traversée
De la nuée

Pour rien
Qu'un tour
De manège

Le grand cirque
Des étoiles
Altières

Et les soleils
Des jours gris
Identiques

Nizar Ali BADR
sculpteur
P.M.MONTMORY
trouveur

RENAISSANCE

Il existe une nouvelle philosophie, une nouvelle Renaissance qui est inconnue des philosophes contemporains.

Les philosophes actuels sont pris dans la dualité de l'être et de l'avoir qui consiste à adopter un comportement entre le bien et le mal.

Mais le bien et le mal sont des notions archaïques produites par des intellects devenus paresseux à cause du désir auquel on accorde le pouvoir d'une pulsion électrique qui commande les décisions de l'individu. Les notions de vertu et de vice - qui sont appelées aussi impulsions – déresponsabilisent. *(Je fais ceci ou cela à cause de ceci ou cela).*

L'individu s'imagine être quelqu'un qui est agi par une force et cet individu imagine ce que produit cette force : un avoir. Donc, pour être et avoir, entre le bien et le mal, la vertu ou le vice, l'individu emprunte une identité et achète son rachat. Il est untel qui consomme ceci ou cela.

Ainsi, le civilisé parade sur les trottoirs du commerce où il échange avec ses semblables des civilités qui servent à chacun de justifications pour le personnage qu'il joue. Et ces justifications rendent l'effort de donner inutile et interdit toute curiosité. *(Garde ton bien et ton silence consentant).*

Parce que c'est de cela qu'il s'agit : l'individu consacre sa vie à chercher pour prendre en même temps qu'il s'interdit toute question. L'empire de son désir est plus fort que la dualité perverse de ses pensées qui l'entrave dans sa marche forcée vers le néant.

L'individu ne sort de l'existence qu'à la condition de ne pas se sentir vivre. Ce qu'il sent l'effraye et ce qu'il vit, il l'ignore. La peur fait tourner la ronde de ce philosophe de magasin. *(Où l'on a choisi pour lui, client).*

Vivre lui fait peur. Il tue la vie en consommant et puis il revendique son identité de fou Au nom de la liberté de choix. Au nom du droit à l'auto-détermination. Au nom de la mort imminente de l'être, de la ruine possible de l'avoir, il invoque comme raison la concurrence. *(Citoyen du Mondistan!)*

La compétition est le purgatoire de la vertu comme vice, du vice comme vertu, du bien comme mal, du mal comme bien. La philosophie est une manière de marchandiser son destin. Quand l'animal humain se décidera à vivre, il sentira ce qu'il a toujours été et il aura ce qu'il a toujours possédé.

L’AMOUREUX

Quand j'ai donné,

J'ai donné

Ce que j'ai donné ne m'appartient plus.

L'amour ne peut être souillé.

L'amour n'est pas non plus un souillon.

Nous parlons d'autre chose

La chose dont nous voulons parler

Nous échappe.

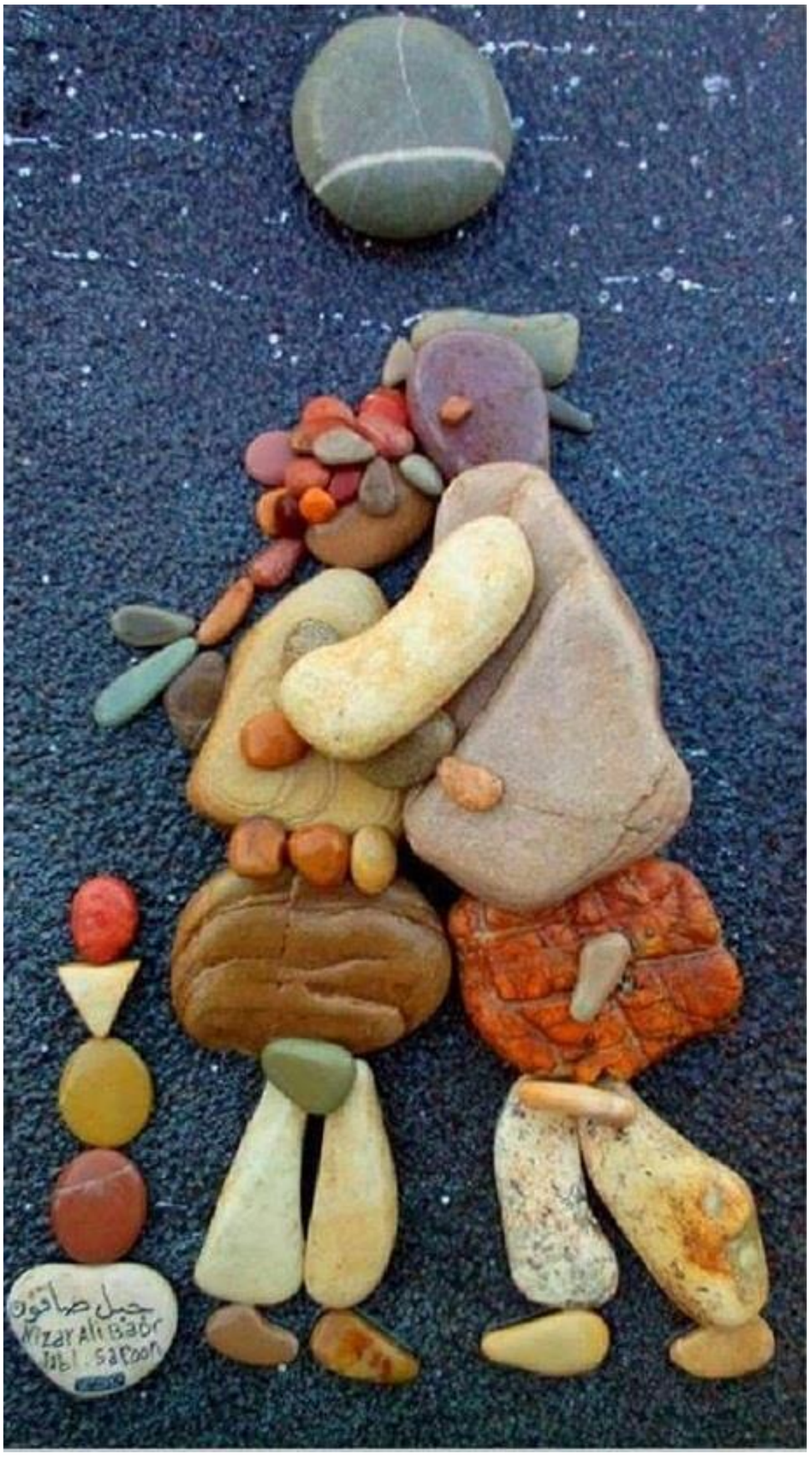
Très peu de gens connaisse l'amour.

Très peu de gens aiment.

Quand nous ne trouvons pas les mots.

C'est que nous sommes encore ignorants.

L'amour le sait.



L'IDIOTIE SYSTÉMIQUE

Il n'y a pas de racisme, il n'existe aucune phobie mais seulement des gens qui n'aiment pas les autres et des opportunistes qui cherchent à faire carrière politique en créant des faits divers imaginaires pour gagner émotionnellement l'appui de la population.

Il y a des gens qui se prennent pour une élite propriétaire de l'intelligence.

Le mot "systémique" a été inventé par des faux intellectuels qui voudraient nous faire croire qu'ils sont plus intelligents que nous, qu'ils ont étudié le "problème" mais le problème n'existe pas.

DIFFÉRENTIALISME SYSTÉMIQUE ARCANE DU FASCISME GÉNÉRAL

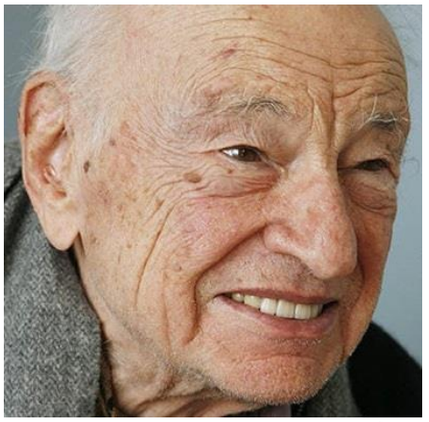
Fonds de commerce inépuisable, le différentialiste inspire les écrivains dans leurs chiottes médiatiques; les philosophes professionnels, matamores incarnés, se torchent avec le produit des opinions bornées au consumérisme confortable, les journalistes font des discours muets pour les délateurs du citoyen dans le silence confus des tractations monétaires. Les lèches-culs et suce-larbins tapinent sur les trottoirs lavés des bourgeois ou pataugent dans l'égout du populisme. Les politicards seront sur la photo avec les victimes désignées ou feront l'accolade avec le métèque de service. Les vendeurs de produits littéraires rêvent leur place au panthéon des esclaves affranchis par le pouvoir des bites stériles. Les nouvelles générations ne dépasseront pas la taille de ces avortons et la morve des ânes collera les timbres sur les mandats d'amener des juges coupés et convertis au meurtre de la poésie dans le dédale des cimetières de l'intelligence. Torchons-nous!

Le capital commun des cupides connaît une croissance exponentielle systémique grâce à la peur, l'angoisse et la panique d'une fausse épidémie qu'ils ont créée, et le peuple mal gouverné subit l'oppression d'une pandémie de misère. Pour une mince poignée de victimes ils ont accumulé de gros bénéfices. Une vraie épidémie aurait fait des centaines voire des milliers de morts chaque jour comme il en a existé autrefois pendant lors des pandémies de peste, de choléra, qui décimaient jusqu'au quart des populations. Le capital commun des cupides est protégé par des armées de pauvres qui ne pensent jamais et sont donc rendus esclaves soumis à la force de leurs maîtres. Les peuples ne doivent pas savoir qu'ils sont les plus nombreux et donc les plus forts.

Qui fabriquent les armes, qui construit les murs des prisons ? Qui obéit aveuglément et répète les mensonges des médias qui appartiennent aux scélérats assassins ? Qui se tait et s'applique à se taire parmi les élites, et qui conspue et dénigre et rabroue les savants et les poètes qui osent être eux-mêmes dignes et responsables ? *Misère de misère ! Et moi qui leur disais de s'aimer* !

Systémique machine
Tribut de l'humain
Repli sur soi
Distanciation sociale
Confiné ou con fini
Les élites d'un côté
Et le populo de l'autre
Distanciation monétaire
Masque égocentrique
Différence affichée
Virus de la misère
Riches plus riches
Pauvres plus nombreux
Il court il court le dollar
Survivre est un art
On aura fait le con finement
Nous voici cons finis
On enlève le masque hygiénique
On remet notre masque social
On reprend nos distances
Chacun son genre
Les hauteurs profondes
Les esprits larges
L'élite kiboufchie
Ou le con d'en bas
Le krèvedefin
Le sansnom
Le navoirpas
Ne seront pas sur les écrans
Oubliés comme
Ignorés en somme
Dis pas bonjour
Ne souris pas
Tu veux ce que tu veux
Tu payes et tu t'en vas
Lunettes noires
Oreilles bouchées
Corps emballé
Langue coupée
Mains gantées
Sexe plastifié
Cerveau connecté
Genre branché
Tu as acheté ta vie
Tu revendras ta mort
L'énergie de ta peur
Allume les atomes
Te voici fumée
Buvant le goudron
Mangeant le béton
Les murs des prisons
Les armes des idées
La science des croyances
Les dieux jokers
Le présent néant
Société de l'abîme
Siècle de l'idiotie
Folie assassine
Systémique machine !

نزار علي بدر
Nizar Ali BADR sculpteur



EDGAR MORIN, savant poète :

’’J'ai été surpris par la pandémie mais dans ma vie, j'ai l'habitude de voir arriver l'inattendu. L’arrivée d’Hitler a été inattendue pour tout le monde. Le pacte germano-soviétique était inattendu et incroyable. Le début de la guerre d'Algérie a été inattendu. Je n'ai vécu que pour l'inattendu et l'habitude des crises. En ce sens, je vis une nouvelle crise énorme mais qui a toutes les caractéristiques de la crise. C’est-à-dire que d'un côté suscite l'imagination créative et suscite des peurs et des régressions mentales. Nous recherchons tous le salut providentiel, mais nous ne savons pas comment.

Il faut apprendre que dans l'histoire, l'inattendu se produit et se reproduira. Nous pensions vivre des certitudes, des statistiques, des prévisions, et à l'idée que tout était stable, alors que tout commençait déjà à entrer en crise. On ne s'en est pas rendu compte. Nous devons apprendre à vivre avec l'incertitude, c'est-à-dire avoir le courage d'affronter, d'être prêt à résister aux forces négatives.

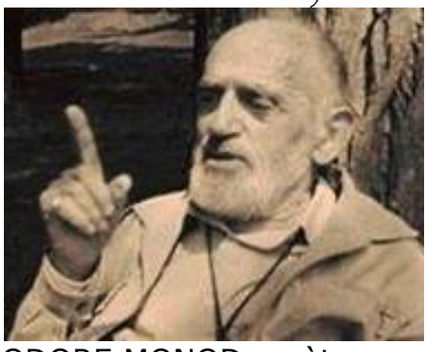
La crise nous rend plus fous et plus sages. Une chose et une autre. La plupart des gens perdent la tête et d'autres deviennent plus lucides. La crise favorise les forces les plus contraires. Je souhaite que ce soient les forces créatives, les forces lucides et celles qui recherchent un nouveau chemin, celles qui s'imposent, même si elles sont encore très dispersées et faibles. Nous pouvons nous indigner à juste titre mais ne devons pas nous enfermer dans l'indignation.

Il y a quelque chose que nous oublions : il y a vingt ans, un processus de dégradation a commencé dans le monde. La crise de la démocratie n'est pas seulement en Amérique latine, mais aussi dans les pays européens. La maîtrise du profit illimité qui contrôle tout est dans tous les pays. Idem la crise écologique. L ' esprit doit faire face aux crises pour les maîtriser et les dépasser. Sinon nous sommes ses victimes.

Nous voyons aujourd'hui s'installer les éléments d'un totalitarisme. Celui-ci n'a plus rien à voir avec celui du siècle dernier. Mais nous avons tous les moyens de surveillance de drones, de téléphones portables, de reconnaissance faciale. Il y a tous les moyens pour surgir un totalitarisme de surveillance. Le problème est d'empêcher ces éléments de se réunir pour créer une société totalitaire et invivable pour nous.

À la veille de mes 100 ans, que puis-je souhaiter ? Je souhaite force, courage et lucidité. Nous avons besoin de vivre dans des petites oasis de vie et de fraternité."

Edgar MORIN poète savant



THÉODORE MONOD, poète savant :
LE ROI DEVENU FOU … *Extrait :*

« Ce que l’on appelle la crise de l’environnement est tout simplement le résultat d’une violation sans cesse aggravée des lois de l’écologie, fondées sur l’interdépendance des êtres vivants entre eux et avec leur milieu physique. Dans une première phase, l’homme reste un prédateur parmi d’autres, occupant une modeste place dans la biocénose originelle. Mais avec le perfectionnement de ses techniques, avec le biface, le flèche, le feu, son efficacité s’accroît sensiblement. Tandis que se développe la révolution néolithique, la structure sociale se modifie ; la ville va naître, et par conséquent, le palais, le temple, la boutique, la caserne, le bordel et la prison : la civilisation est en marche. Si, à l’origine, un certain équilibre pouvait subsister entre le potentiel de destruction de l’homme et les capacités de récupération du milieu naturel, la balance, désormais, penchera de plus en plus du côté de l’agresseur.

Une idéologie belliqueuse et orgueilleuse, la mythologie d’un « roi de la création » chargé de conquérir, de domestiquer, de dominer, sans souci ni

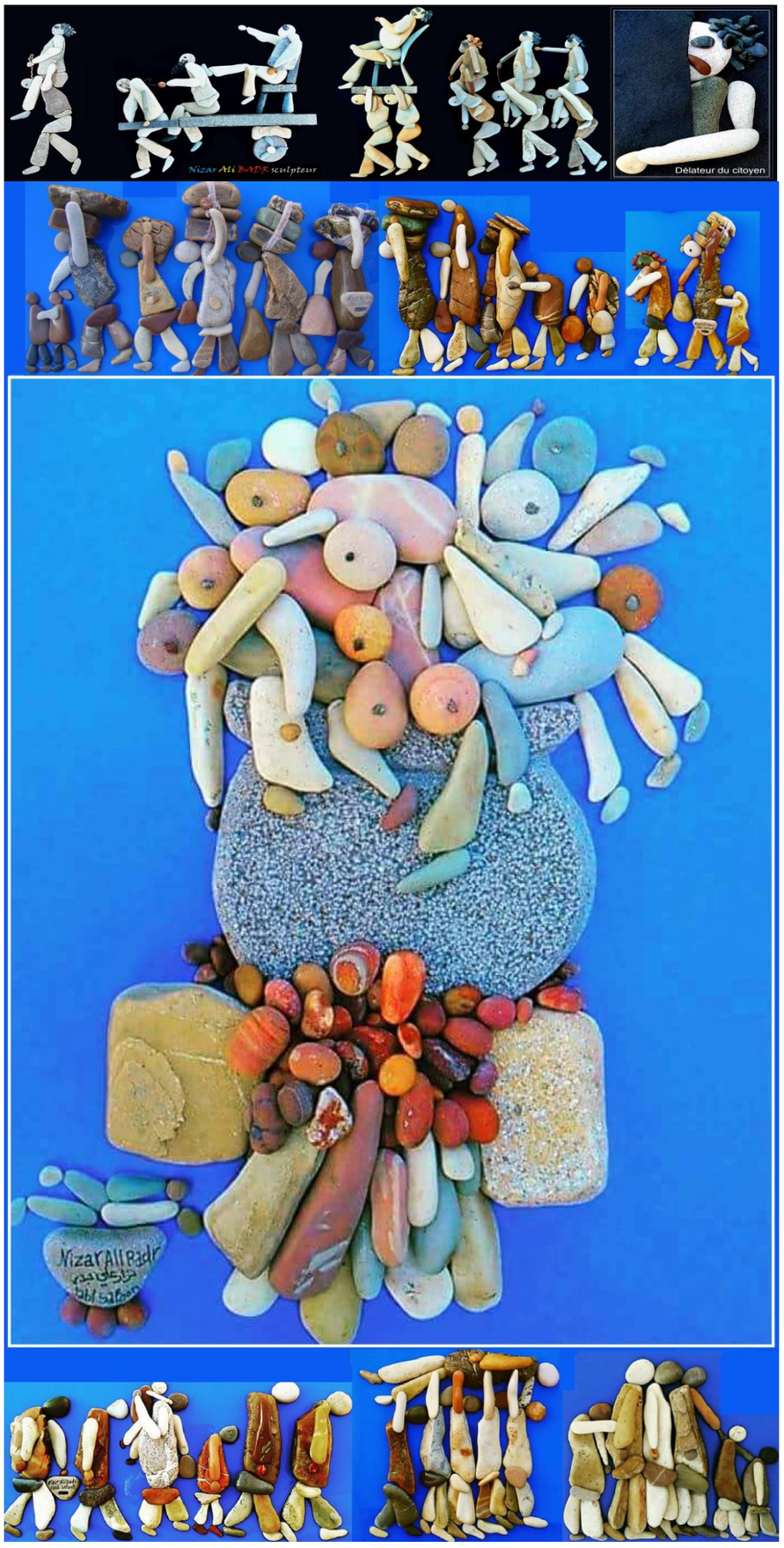
des conséquences pour lui-même ni, bien sûr, des droits des autres êtres vivants devaient nous permettre de ravager la planète en toute bonne conscience. Et d'autant plus facilement que la religion du profit allait rendre licite n'importe quel méfait du moment que l'assurance d'un gain venait l'absoudre, voire le sanctifier. Dès lors, quoi d'étonnant si la production, l'industrialisation, le gigantisme humain, la croissance économique, sont tenus pour des vertus axiomatiques?

« Les aberrations écologiques qu'entraîneront ces beaux et lucratifs principes, on ne les connaît que trop. La grosse industrie, les grands pollueurs, devant l'émotion enfin soulevée dans le public par leur excès, se trouvent désormais sur la défensive et réagissent de plusieurs façons. On condamne en bloc les rousseauistes, les passéistes, les amateurs de rêve bucolique ou de pureté champêtre, bref tous ceux qui ont l'impertinence, ces impies, de refuser d'adorer le Veau d'or, le Fric-Jéhovah ou Sainte production. Au besoin on les accusera de vouloir revenir à l'ère préindustrielle alors qu'ils osent à l'avance penser l'ère postindustrielle. Puis on tente de minimiser les faits ou d'en émasculer la signification : n'y a-t-il pas eu, de tout temps, une érosion naturelle ? Des espèces animales n'ont-elles pas déjà disparu sans intervention de l'homme ? On va d'ailleurs plus loin, en tentant de vastes opérations de « dédouanement » publicitaire. A en croire certaines de ces firmes puissantes, c'est tout juste si leur souci majeur, essentiel, primordial, ne serait pas devenu la protection de l'environnement. L'écologie, l'environnement, les équilibres biologiques, etc., deviennent une tarte à la crème : de hauts personnages en ont, sans rire, plein la bouche, de ces mots qu'ils ignoraient il y a six mois.

« On ne luttera plus désormais, pour incarner une véritable conscience écologique, sans se heurter aux puissants. On n'y insistera jamais trop : le combat pour la qualité de la vie débouchera nécessairement sur des questions de principes et de finalités, donc de choix. Après tout, qu'est-ce qui compte vraiment ? Continuer à saccager allègrement la planète, ou bien accepter d'entrer dans une troisième phase de l'histoire des relations homme-nature, celle de la réconciliation ? »

Théodore Monod poète savant

poésielavie.com



ARRÊTONS DE GÉRER LA MISÈRE !

Ce livre LES SENTINELLES, un véritable témoignage des villes, à faire lire à tous les responsables politiques pour qu'enfin la misère soit détruite.

Remarquez-le bien, je ne dis pas diminuer, amoindrir, limiter, circonscrire, je dis détruire

Les législateurs et les gouvernants doivent y songer sans cesse; car, en pareille matière, tant que le possible n'est pas fait, le devoir n'est pas accompli.

« LES SENTINELLES »

Moi qui m'ennuie à la lecture des ouvrages des écrivains et poètes de ce siècle de fumée, voici que je lis un livre tout entier rempli de vérité, de choses vues et vécues par des gens qui n'ont que le souci de parler tout haut de leur sentiment profond - amoureux de vivre à en mourir.

Les critiques éclairés survivent dans le noir tandis que les amateurs vivent au grand jour. Les politiciens font des étincelles tandis que le peuple est lumière.

Ce livre, à lire urgemment : « Les sentinelles ».

Ces sentinelles veillent à ce que poésie rime avec la vie, sont poètes bien réveillés qui ont grande gueule et petits bras mais de leur flamme intérieure se créent la lucidité pour ne pas être seulement des perdants dans le jeu de dupes de la société qui aime sa misère et se complet dans des couplets à n'en plus finir de maux et de travers tandis que le refrain crie tintin aux généreux et vive les gros malins qui ont encore la chance au jeu.

Moi qui a – comme chacun, identité chez les polices, suis d'abord une personne qui ne figure sur aucune liste, je ne défends aucune cause, ne me bats pour rien, dégagé de tout, poète sans arme parce que pacifique, moi, qui ne suis de nulle-part mais pourtant bien ici, je ne vis qu'avec tous, et j'essaie de bien raconter ce que nous vivons, en curieux j'observe et puis je fais don de mes trouvailles, et chacun y trouve son quant à soi, quand dans le silence intérieur du poème, le cœur bat la mesure du chant profond de l'âme, je danse sur le bord des routes et des trottoirs et, depuis quelques longues pluies, j'ai visité les étages jusqu'aux greniers sous le nez de tous les ciels, j'ai eu la chance de ne point tomber dans des fossés ou dans les caniveaux de Wall Street pour m'y noyer comme un rebus destiné à l'égout du conformisme; je n'ai point recopié les vers mortels des académiciens, ni obéi aux règles des professeurs d'art dans les musées de la mort, je n'ai point séjourné dans les salons nauséeux des élites intellectuelles qui ont oublié qu'elles étaient bêtes tandis que j'écumais les chemins, semelles au vent et l'air gavrochard.

C'est dur d'avoir faim quand tout le monde mange.

Ce livre est la jurisprudence de la misère et restera valide jusqu'à ce que toute misère soit détruite.

C'est assez de gérer la misère, de faire commerce avec la pauvreté.

La Terre aura perdu tout son sang que les pauvres brûleront dans l'incendie ultime allumé par les avares assoiffés de misère.

Il nous faut prendre toutes les Bastilles.

« LES SENTINELLES »
livre paru aux ***éditions de L'Itinéraire*** *de Montréal*

MISÈRE DE MISÈRE !

Les collaborateurs fascistes ne vivent pas avec les milliers de gens à la rue où les familles très pauvres dans des logements insalubres, avec ceux qui ont tout perdu et qui n'ont droit qu'au pain de l'injustice.

Les politiciens gèrent la pauvreté. Qui détruira la misère ?

Les gouvernements ont gagné une guerre sans armes, ont fait faire des bénéfices records aux plus gros capitalistes et ruinent des millions de gens ! Le virus n'est rien, l'environnement est tout!

Les gouvernements passent leur temps à nous humilier. Pourtant, la liberté reste non négociable. Le droit au bonheur n'a pas été inventé par des politicards, chiens domestiques du capital

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

La foi contre la liberté
L’espérance contre l’égalité
La charité contre la fraternité

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

La croyance contre la science
L’espoir contre la volonté
Le crédit contre le bonheur

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

La prière contre l’étude
La soumission contre la dignité
Les règles contre l’amour

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

La force contre la raison
L’acquiescement contre la critique
L’adulte contre l’enfance

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

Le renoncement contre le rêve
La censure contre le désir
La famille contre l’autre

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

La nation contre la paix
L’État contre le solitaire
Les pays contre les amis

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

Le social contre le chagrin
Le normal contre la joie
Le banal contre l’original

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

L’indifférence contre les poètes
Le mépris contre le créateur
L’insensible contre le bien

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

La justesse contre la justice
L’économie contre le pain
La punition contre soi-même

Il n’y a pas d’étranger
Il y a la politique

La politique contre l’humanité
La croissance contre l’abondance
La trêve contre la paix

Y a pas la politique
Y a les flics

Y a pas la science
Y a la croyance

Y a pas de soins
Y a des malins

Y a pas la parole
Y a les masques

Y a pas de complot
Y a des profiteurs

Y a pas de religion
Y a des canons

Y a pas l’espoir
Y a l’attente

Y a pas l’intelligence
Y a la prière

L’HISTOIRE

Y a eu le lion et le tigre
Et le partage du territoire
Puis y a eu l’hyène et le chacal
Et le commerce des richesses
Enfin il y a les virus et les parasites
Et la corruption de la vie
Alors il y aura
La mort et plus rien

Au lieu de pain et d’amour
Y a la politique et la religion
Au lieu de la Terre et du Ciel
Y a la prison et l’asile
Au lieu du corps et de l’esprit
Y a l’armée et le drapeau
Au lieu de parole et de paix
Y a les mensonges et la violence

Les animaux savent vivre
Les plantes poussent toutes seules
Les minéraux sont animés
Les humains inventent
L’orgueil est vaniteux
La fierté abusive
Les héros poussiéreux
Les martyrs plaintifs

En un jour et une nuit
La planète fait une révolution
En un jour et une nuit
Le sage fait le tour de lui-même
En un jour et une nuit
Le cupide fait ses comptes
En un jour et une nuit
L’ambitieux devient quelqu’un

Rien de nouveau sous le Soleil
Tout est pareil sous la Lune
Personne ne vit à votre place
Personne ne possède tous les as
Ignorer que l’on sait c’est croire
Faire ce que l’on croit c’est espérer
Mais la volonté n’est qu’un devoir
Tout si l’on peut sans chef ni sujet

Que faire et il n’y a rien à faire
Profite le riche travaille le pauvre
L’oisiveté serait mère de tous les vices
Le gain serait père des toutes les vertus
Qu’on arrache victoire ou conquièrent l’envie
Le vice a ses vertus, la vertu a ses vices
L’autorité pas reconnue n’existe pas
Anarchie naturelle de la vie à trépas

L'INVITATION

Ça ne m'intéresse pas ce que tu fais pour gagner ta vie,
Je veux savoir ce que tu meurs d'envie de faire,
et si tu oses rêver de réaliser ce pourquoi ton cœur se languit.

Ça ne m'intéresse pas ton âge.
Je veux savoir si tu es prêt à risquer
d'avoir l'air idiot pour l'amour, pour tes rêves,
pour l'aventure d'être vivant.

Ça ne m'intéresse pas quelles planètes croisent ta lune.
Je veux savoir si tu as touché le centre de ta propre souffrance,
si tu as été ouvert par les trahisons de la vie ou
si tu t'es replié et fermé de peur d'avoir encore mal.

Je veux savoir si tu peux être avec la douleur,
la mienne ou la tienne,
si tu peux danser sauvagement et laisser l'extase t'envahir
du bout des doigts à la pointe des orteils
sans nous rappeler de faire attention, d'être réaliste,
ou de te souvenir des limites de l'être humain.

Ça ne m'intéresse pas si l'histoire que tu me racontes est vraie.
Je veux savoir si tu es capable de décevoir quelqu'un d'autre
pour être fidèle à toi-même ;
si tu peux tolérer d'être accusé de trahison et ne pas trahir ton âme.
Je veux savoir si tu peux être fidèle
et donc digne de confiance.

Je veux savoir si tu peux voir la beauté
Même quand il ne fait pas beau tous les jours,
Et si tu peux sourcer ta vie de la présence du Créateur.

Je veux savoir si tu peux vivre avec l'échec,
le tien et le mien,
et être capable de rester debout au bord du lac
et crier au reflet argenté de la Lune, « Oui » !

Ça ne m'intéresse pas où tu demeures
ou combien d'argent tu as.
Je veux savoir si tu peux te lever
après une nuit de chagrin et de désespoir
fatigué et meurtri jusqu'à l'os,
et faire ce qu'il y a à faire pour les enfants.

Ça ne m'intéresse pas qui tu es
ni comment tu es arrivé ici.
Je veux savoir si tu vas rester debout avec moi au sein du feu sans reculer.

Ça ne m'intéresse pas où, quoi, ou avec qui tu as étudié.
Je veux savoir ce qui te soutient de l'intérieur
quand tout le reste s'écroule.

Je veux savoir si tu peux être seul avec toi-même,
Et si vraiment tu aimes ta compagnie dans les moments vides.

Oriah Mountain Dreamer

- femme médecine canadienne
- paroles trouvées au cours d'une méditation

(Avec l'autorisation de Oriah Mountain Dreamer)

Poésie La Vie

Journal gratuit

www.poesielavie.com

- Bibliothèque et Archives nationales du Québec -

Pierre Marcel Montmory Éditeur 2021 Montréal ISBN 978-2-925190-04-2 Imprimé